

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, No 173. — SAMEDI, 27 AOUT 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



1. VUE DU DERNIER CHAR 2. VUE PRISE DERRIÈRE LE PONT

ÉTATS-UNIS.—L'ACCIDENT DU CHEMIN DE FER DE L'ILLINOIS.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. SAWYER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 AOUT 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : A. M. W. Chapman, J. B. Caouette.—Chronique de la campagne, par Lisa.—La chasse à l'ours.—En route pour la Baie d'Hudson, par l'abbé Paradis.—Terrible accident de chemin de fer.—Jeu de Billard.—Le coin des enfants.—Récréation de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : L'accident du chemin de fer de l'Illinois (Etats-Unis).—La chasse à l'ours dans les Montagnes Rocheuses.—Haut-Canada : Esquimaux et son Kayak (canot).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AUTRE jour, passant rue Craig, je remarquai à l'étalage d'un bouquiniste quatre petits volumes : *Les aventures de Gil Blas*, excellente édition de 1749, avec des *Figures*, comme dit Jean Nourse, l'éditeur ; le prix en était très minime, je les achetai, et c'est ainsi que ma bibliothèque s'enrichit du chef-d'œuvre de M. LeSage.

Je ne vous demanderai pas si vous l'avez lu, car il serait, à mon sens, très impertinent de vous faire pareille question, puisque ces aventures sont aussi connues et beaucoup plus amusantes que celles de Télémaque, qui ont toujours eu le don de m'endormir beaucoup.

En ouvrant le premier volume des mémoires du seigneur de Santillane, je tombai sur la fin du chapitre V, au moment où le capitaine Rolando, capitaine des voleurs, sur le point de se mettre au lit, dit à Gil Blas :

"Tu vas, mon enfant, mener une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La manière seule en est différente. Les conquérants, par exemple, s'emparent des Etats de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agents de change, commis et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux."

* * * Que le capitaine Rolando, fasse l'apologie de sa profession, rien d'étonnant à cela, mais ce que je trouve de plus remarquable dans la tirade que je vous ai citée, c'est que l'on raisonne de nos jours exactement de la même manière qu'au temps de Gil Blas.

Alors c'était un voleur qui parlait ainsi ; aujourd'hui, tout le monde dit la même chose.

Si on apprend l'arrestation d'un voleur, le premier mot prononcé n'est pas : "Tant mieux !" mais on dit toujours : "Est-il assez simple, pour s'être fait prendre."

Est-ce à dire que nos aïeux valaient mieux que nous ? Non, car j'ai très bonne opinion de mon siècle et ne crois guère aux doléances des gens qui regrettent le bon vieux temps, mais comme dit le capitaine Rolando, c'est un sentiment général de s'intéresser aux voleurs.

Tenez, voyez-vous cet individu qui court à toutes jambes, il vient de voler un chapeau à l'é-

talage d'un magasin, un gardien de la paix le poursuit, tout le monde est aux portes, les fenêtres sont garnies de têtes, les passants s'arrêtent, personne ne bouge, et chacun suit avec intérêt cette chasse à l'homme...

Pour qui la foule fait-elle des vœux ? pour le voleur ou pour l'homme aux boutons jaunes ? pour le poursuivi ou pour le poursuivant ? pour le gibier ou pour le chasseur ?

Vous êtes tous d'accord : vous prenez le parti de celui qui se sauve, et cela est si vrai que, pouvant l'arrêter, vous le laissez continuer sa course.

Pourquoi ? Parce que, instinctivement, vous voyez que l'un en veut à la liberté de l'autre, et que, sans savoir pourquoi, vous n'aimez pas la police.

* * * Il semble que ce soit un principe admis que le voleur, s'il est puni, doit au moins s'arranger de manière à profiter plus tard du vol qu'il a commis.

Un caissier de Banque a pris dernièrement la fuite, on l'a poursuivi, traqué, et enfin, quand il a vu la partie perdue pour lui, il a consenti à revenir pour être jugé ici, après avoir remis l'argent volé.

Réflexions du public :—Avoir rendu l'argent ! quinze mille piastres ! faut-il être idiot !

Un employé de la poste a volé l'argent contenu dans des lettres, il est arrêté.

Quel fou, dit-on, s'exposer pour si peu ! aller au bain pour quelques piastres !

Mais l'aventure qui donne lieu aux réflexions les plus singulières, est l'affaire Pagé, dans laquelle le voleur (qui a plaidé coupable) a su extorquer trente-deux mille piastres à deux banques, dont l'une se pique d'être l'institution financière la plus parfaite et la mieux surveillée du continent, la banque de Montréal, et n'a été arrêté que par suite de circonstances tout-à-fait imprévues.

* * * Les deux chèques qu'il a réussi à toucher étaient surélevés d'une manière si grossière qu'on se demande comment les employés des Banques s'y sont laissés prendre et, chose très curieuse, c'est que la première partie de la combinaison, qui était la plus mal machinée, a réussi le mieux.

Tout le reste était parfaitement raisonné : on ne devait s'apercevoir du faux que le lendemain matin et le voleur avait pris la fuite sans se presser, par la grande route. Si le hasard n'avait pas voulu que l'on présentât le jour même un des chèques à la Banque qui l'avait accepté, Pagé avait tout le temps nécessaire pour passer la frontière.

Eh bien c'est le genre de fuite adopté par le voleur que l'on entend critiquer le plus.

Chez l'épicier, le boucher, le marchand de tabac, le barbier, l'hôtelier, le marchand de journaux, au restaurant, aux bains, au parc, partout on commente la conduite de Pagé.

—Moi, dit l'un, on ne m'aurait pas pris, j'aurais fait comme....., vous savez, celui qui s'est sauvé il y a vingt ans, comment s'appellait-il ? enfin n'importe ! je me serais caché dans un voyage de foire...

—Pas moi, dit l'autre, je serais passé par les bois dit un troisième.

—Je me serais caché pendant six mois, puis j'aurais gagné les Etats en me déguisant, en ecclésiastique.

Les opinions continuent, chacun est plus fin que son voisin et, ce qu'il a de plus certain, c'est que tous veulent paraître plus forts que le voleur lui-même, d'où un auditeur désintéressé conclue forcément que tous ces gens là sont plus canailles les uns que les autres.

* * * Ce jugement serait pourtant tout-à-fait téméraire.

Ce sont de très braves gens qui raisonnent ainsi, mais, sans le savoir ils subissent l'attrait du drame dont ils ont lu le récit ; spectateurs, ils jugent la pièce et en corrigent les scènes sans se douter qu'ils les détruisent.

Les journaux sont bien faits aussi pour porter les honnêtes gens à s'intéresser au sort des voleurs.

L'un d'eux (ce n'était pas un journal français) nous racontait dernièrement, en deux colonnes, comme quoi un de ses rédacteurs avait eu l'hon-

neur d'être reçu par deux des individus détenus actuellement dans la prison de Montréal, en attendant leur procès.

Il nous disait complaisamment que X... mangeait d'excellentes choses, fumait des cigares de choix et qu'il portait sur la tête une toque de soie. X... passait ses journées à faire des calculs et ignorait s'il plaiderait "coupable ou non coupable."

Jugez si cela intéresse les lecteurs !

Quand à Y..., il reste impénétrable. Cependant, afin de rassurer ses vingt mille abonnés, le journal en question les informe que Y... a bon appétit, qu'il aime peu le sel mais qu'il est friand du café noir, à la française, avec beaucoup de cognac ; malheureusement le règlement de la prison proscribit le cognac. M. Y... porte un complet gris très bien fait.

Et dire qu'il s'agit de deux gaillards qui vont aller au pénitencier !

Cela donne envie de devenir voleur.

* * * Je vous ai signalé la semaine dernière une innovation qui restera célèbre dans les annales de médecine de notre pays, je veux parler de la création de cours d'hygiène au collège de Varennes, mais, par une distraction impardonnable, j'ai omis un détail, qui devient le principal dans la question présente, c'est que le créateur de ce mouvement est le docteur Beausoleil.

Vous le connaissez de réputation tout au moins. C'est un de ces médecins qui, doués d'une intelligence supérieure, savent étudier et étudient sans cesse, disant constamment qu'ils ne savent rien et qui ne ferment les livres qu'au moment où ils ferment les yeux pour toujours. C'est un de ces pionniers de la science qui montrent le chemin aux autres et ne cessent de répéter que le secret de l'art de guérir réside dans l'étude et dans l'observation.

Le docteur Beausoleil me disait l'autre jour encore : "Le but de ma vie est de forcer nos compatriotes à apprendre à se bien porter et par conséquent à étudier et à suivre les lois de l'hygiène et, si j'arrive à fonder cette œuvre d'une manière durable, je crois que mon existence n'aura pas été inutile."

Cette campagne intelligente et scientifique est comprise comme vous le prouve l'exemple déjà cité et je suis heureux de vous apprendre aujourd'hui que le Directeur du collège de Joliette, M. l'abbé Cyrille Beaudry, a également décidé que des cours d'hygiène seraient donnés dans l'institution qu'il dirige d'une manière si habile.

* * * Il vient de paraître en Irlande une nouvelle apôtre de la Tempérance, bonne fille, prête à tout faire pour en arriver à ses fins.

Cette insulaire vient de donner une nouvelle preuve de son dévouement à la cause qu'elle défend.

Il y a un mois environ elle était très occupée à convertir un vieux pêcheur (dans les deux sens) quand, celui-ci pour se débarrasser de la sermonneuse lui dit enfin qu'il renoncerait à Satan et aux pompes à saouler si elle traversait à la nage la baie de Blackrock, soit une distance d'environ un mille.

La jeune fille n'hésita pas un instant, et se jeta à l'eau, se mit bravement à nager... et, ajoute gravement le journal qui raconte cet acte idiot, trente-neuf minutes plus tard elle eut le plaisir de voir le pêcheur prendre le ruban bleu et la tempérance.

C'est très réussi, mais, à mon avis, les parents devraient faire interner leur fille dans un asile d'aliénés, pour quelque temps au moins, car je ne sais rien de plus stupide que toute cette histoire.

Si elle est vraie, ce dont je ne doute pas, puisque la nageuse est anglaise, je m'attends à voir grandir tous les jours les exigences des ivrognes, quand on leur proposera de renoncer au whiskey :

—Mademoiselle, je vous promets de ne boire que de l'eau pendant tout le reste de mes jours, si vous consentez à vous asseoir pendant vingt minutes sur le paratonnerre de l'Hôtel-de-Ville.

Un autre posera peut-être pour condition que la jolie entrepreneuse de triomphes de tempérance boive une pinte de rhum, mesure impériale, et rien ne nous dit qu'elle n'y consente pas.

A. M. W. CHAPMAN

(HUITAIN INÉDIT)

Ami, je suis charmé que deux bardes de France
Vous aient tendu le bras par dessus l'océan,
Que Blanchemain, Hugo, ces cœurs pleins d'éloquence,
Aient répondu de suite à votre noble élan !

Moi qui prête toujours à vos chants mon oreille,
Qui m'enivre souvent aux flots de l'art divin,
Qui des sons de mon luth quelquefois vous réveille,
Je me joins à ces cœurs pour vous serrer la main !

J. B. Cravette

17 novembre 1881.

CHRONIQUE DE CAMPAGNE

Aimables lecteurs, bienveillantes lectrices du MONDE ILLUSTRÉ.

SALUT à tous d'une copain fidèle, d'une chroniqueuse d'un nouveau ton ! Mon titre vous dit ma position, et je voudrais bien que ce fut aussi la vôtre : il fait si bon être à la campagne, par la température qui règne à présent dans nos climats. Je le redirais sur mille tous, si je ne craignais de fatiguer déjà mon monde. D'ailleurs, je ne veux pour preuve de mon assertion que le nombre considérable de touristes citadins que les bateaux débarquent, chaque jour, sur nos rives agrestes, que la vapeur vient déposer au milieu de nos champs en floraison.

Ces pauvres déshérités de la famille humaine—en voyant un citadin en vacance, on se croit presque permis de le nommer ainsi—avec quelle satisfaction ne respirent-ils pas, n'aspirent-ils pas, en arrivant, le grand air de la campagne qui vient inonder leur figure, enivrer tous leurs sens ? Leur teint hâve, leur face décolorée de *citoyen* s'embellit et renaît sous l'action bienfaisante des senteurs douces et virginales de la campagne.

Comme le disait si bien M. Leon Ledieu, dans un de ses derniers *Entre-Nous*, il y a beaucoup à dire et plus encore à souffrir des "odeurs de Montréal" — imitation de Louis Veillot—en sens inverse, je répète, à mon tour, qu'il y a beaucoup à dire et plus encore à bénéficier des parfums des champs, des douceurs de la campagne. Il faut voir un peu ce qu'en pensent ces bons Montréalais, parents et amis, que nous recevons à bras ouverts, et qui viennent se délasser au sein de leurs familles rurales, des longs mois d'une séquestration métropolitaine. Il faut leur demander, dis-je, avec quel contentement ils échangent leurs joies vieillies de la ville pour nos humbles plaisirs champêtres, simples, mais toujours nouveaux ; le plaisir qu'ils prennent dans une belle partie de pique-nique, dans une expédition de pêche non moins intéressante, dans une course souvent sans but à travers champs, à travers bois, dans un sommeil réparateur pris à l'abri d'un feuillage discret, de ces berceaux naturels que plus d'une lectrice, dirais-je même, d'un lecteur, connaît et aime autant que moi ; dans un tour sur l'eau, le soir, lorsque la vague berce mollement notre léger canot et qu'une suave brise, comme un souffle embaumé des rivages déserts, nous prodigue ses doucereuses caresses.

Oui, nos visiteurs les affectionnent, ces doux plaisirs, et tant d'autres encore que l'on peut goûter tous, mais qu'on ne peut pas tous énumérer.

A propos de visites et de visiteurs, je veux, pour mes bonnes lectrices surtout, mentionner une visite, parler d'une visiteuse qui nous a causé l'autre jour une bien agréable surprise, et nous a laissé d'elle une bien douce impression. N'est-ce point, en effet, une belle et agréable surprise que de voir arriver, de la ville à la campagne, une bonne et chérie grand-maman qui, à l'âge avancé de quatre-vingt-trois ans et quelques mois, est encore assez alerte, assez entreprenante pour faire un voyage d'une vingtaine de lieues et venir nous visiter ? Aussi, quelle joie dans la famille de recevoir cette bien-aimée grand-mère ! Quelles fêtes, quelles démonstrations ne pouvait-on pas lui prodiguer ! Et ses nombreux amis d'accourir, même des campagnes environnantes, de venir avec ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants, lui présenter leurs hommages tant respectueux qu'affectueux.

Quelle charmante causeuse, quelle narratrice intéressante que cette aïeule aimée ! Le grand âge semble n'avoir fait que développer toujours de plus en plus ses étonnantes facultés. Le soir, quand la famille s'était réunie, que de plaisir à lui faire narrer les anciens récits du foyer, à lui faire rappeler des souvenirs vieux d'un demi-siècle et plus ! Puis c'est si bon le baiser d'une aïeule vénérable. LECTRICES, oh ! vous est-il donné d'en savourer ainsi toutes les douceurs ? Que vous en goûtiez encore les plaisirs ou que la mort vous ait ravi ces charmes, vous ne pouvez refuser de vous unir à moi pour souhaiter longue vie à celle qui doit faire longtemps les délices d'une famille bien-aimante et bien-aimée.

Tiens, emportée par ma vive ardeur sur le terrain brûlant du sentiment, je ne remarquais pas que le cadre de mon petit entretien s'élargit à vue d'œil, au point de dépasser bientôt les modestes proportions que je lui assignais d'abord. Je ne veux plus dire que quelques mots pour terminer, et je les emploierai à expliquer mon entrée en scène. Vous le constaterez, amies lectrices, j'arrive avec un genre tout nouveau, tout frais importé de la campagne, dont il a gardé le nom, sans en conserver les saveurs ; aussi, je vous prie de pardonner d'avance à ma témérité, si vous ne trouvez pas dans cet article tout le joli qu'offrirait peut-être un article de ville. Je suis *campagnarde*

C'est ainsi que d'apôtre on devient saltimbanque.

. J'ai entendu dire que des réformes importantes allaient être faites dans l'organisation du Conseil des Arts et Manufactures et dans le système d'études adopté jusqu'à présent.

Sans m'occuper de politique (car tout touche à la politique), je crois ne pas trop m'avancer en disant que j'ai appris cette nouvelle avec le plus grand plaisir, et, puisque l'occasion s'en présente, je me permettrai d'exprimer un vœu, c'est que l'on supprime complètement la méthode Smith, que nous sommes les derniers à suivre pour l'enseignement du dessin.

Cette méthode n'a jamais donné de résultats sérieux, et je crois que chaque pays doit avoir son système propre, national, et en rapport avec les goûts et les aptitudes du peuple auquel il est destiné.

Il est absurde d'emprunter aux Américains, quand ceux-ci vont puiser en Europe les connaissances qui leur sont indispensables, et il est plus simple d'adopter un système vraiment national en choisissant des exemples que l'élève connaît.

Je ne sais ce que l'on fera, mais j'espère que les membres du Conseil des Arts et Manufactures suivront l'avis des personnes qui se connaissent en pareille matière, comme les principaux et professeurs des écoles de notre province.

. Et si je vous parle ainsi, c'est que j'ai sous les yeux une Méthode qui me semble réunir les conditions voulues, la *Méthode Nationale de dessin*, de M. E. M. Templé, professeur de dessin à l'Académie Commerciale du Plateau.

Cette méthode a été soumise à l'étude de personnes compétentes et a été approuvée sans opposition.

Parmi les signatures que je lis au bas de documents en faveur de la méthode Templé, je citerai les suivantes, M. E. Archambault, L. N. Bégin, A. H. B. Verreau, A. D. Lacroix, H. O. Doré, L. A. Primeau, P. L. O. Donaghue, J. E. Anderson, Ed. Gauvin, etc., etc. tous les commissaires des écoles catholiques de Montréal, tous les inspecteurs d'écoles catholiques etc., etc.

Le Conseil de l'institution publique lui-même l'a approuvée, me dit-on.

Pourquoi alors, ne pas lui donner la place de la méthode Smith ?

Je vous ai donné l'opinion des professeurs, c'est à dire des personnes qui savent ce que c'est que l'enseignement et qui raisonnent au point de vue pédagogique. Voulez-vous maintenant celle d'un artiste.

Voici l'avis de M. Gaston Roulet, que je trouve dans une lettre adressée à M. Templé :

..... J'ai lu et regardé votre ouvrage (*Méthode Nationale de Dessin*) avec la plus grande attention et je vous en fais mes meilleurs compliments.

C'est très suffisamment complet pour donner à de jeunes élèves les premiers éléments de dessin, et en France, dans nos écoles et nos ateliers, nous ne procédons pas autrement, pour habituer très rapidement les jeunes gens à attaquer l'étude du plâtre et ensuite la nature vivante.

Je ne doute pas que votre méthode de dessin n'ait beaucoup de succès dans ce pays, si Français de cœur.

Donc, accord parfait, comme vous le voyez entre les professeurs et les artistes, et le fait est assez rare pour être noté.

Comme cette question d'enseignement du dessin nous intéresse tous, je vous tiendrai au courant des réformes qui vont s'opérer.

Leon Ledieu

Le véritable moyen de bien jouir d'un bonheur, c'est de l'associer à un autre bonheur.—PROSPER MÉRIMÉE.

Ce n'est jamais que par le sentiment qu'on arrive à l'unanimité d'opinion parmi les hommes.—Mme DE STAEL.

Ce qui nous rend très mauvais, c'est que personne n'examine sa vie ; nous pensons à ce que nous avons à faire, et encore y pensons-nous rarement ; nous ne pensons pas à ce que nous avons fait.—SÉNÈQUE.

dans l'âme, et ma petite prose ne peut que s'en ressentir. Puissent seulement tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ montrer autant d'indulgence pour m'endurer que je ressens d'intime plaisir à m'adresser à un chacun d'entre eux.

D'ailleurs, compatissants lecteurs, obligez les lectrices, je vous laisse à espérer ce que je pense bien moi-même : c'est que ma collaboration ne sera pas de longue durée, et que le présent article sera à la fois mon coup d'essai... et mon coup de mort.

J'apporte le concours—passager au moins—d'une plume du sexe faible, juste au moment où plusieurs charmantes collaboratrices semblent vouloir disparaître de la scène littéraire, qu'avait mise gracieusement à leur disposition la direction du MONDE ILLUSTRÉ, et d'où elles tenaient sous le charme leur public intéressé. En effet, je constate : depuis déjà longtemps Reine ne nous sert plus de ces écrits poignants, écrits exquis et délicats, où, sous les traits d'une plume virile, perceait la femme philosophe ; Angéline se fait rare de plus en plus, bien qu'on l'ait entrevue, une fois encore avec plaisir, dans un splendide "Rappel à la vie," adressé à un de nos poètes nationaux ; Ninette, après nous avoir intéressés, égayés pendant longtemps, nous annonçait l'autre jour, sans plus de façon, qu'elle allait nous fausser compagnie, qu'elle allait incontinent rentrer sous tente, sans s'arrêter un peu pour recevoir au moins l'expression de nos regrets ; mais, il y a encore Marguerita qui nous délaisse, Marguerita qui, pour ne nous avoir donné toujours que de courts échantillons de son savoir et de son pouvoir, n'en a pas moins marqué son passage par plus d'un trait d'esprit, tombé d'une plume toujours trop rapide.

Mais c'est Hermance surtout, dont je déplore, moi, l'abandon. Je dis abandon, mais je n'ose croire qu'elle aurait renoncé à nous régaler encore de ces correspondances, *troupeaux loquaces*, quelquefois, mais toujours intéressantes qu'elle savait si bien nous amener à point. Le dernier entrefilet qu'elle a signé semblait de mauvais augure : il m'avait donné à craindre. Je déplorais surtout cette sortie contre Ninette. Non, Hermance toujours si bonne n'a point voulu froisser Ninette, en la taxant de curiosité ! Ce défaut-là, nous l'avons toutes hélas ! pauvres filles d'Ève ! Hermance, vous ne l'ignorez pas. Vous paraissez lui faire un reproche de vouloir s'immiscer dans des secrets entre deux collaboratrices, lorsqu'elle n'a fait que nommer Hermance et Marguerita ; mais, si c'est vous, mesdames, il n'y a point de mal dans le fait de Ninette qui semble s'intéresser à votre sort. La courtoisie toute fraternelle de vos rapports antérieurs semblait presque l'autoriser à s'informer de vous deux à la fois, et c'est ce qu'elle a fait. Y a-t-il mal à cela ? D'ailleurs, je suis certaine que Marguerita n'en voudra pas à cette chère amie, et vous non plus, n'est-ce pas, Hermance ? Cette pauvre Ninette, je n'oserais pas tenter de la défendre contre votre colère, Hermance, mais je vous sais trop bonne et trop loyale pour avoir voulu lui lancer le reproche jusque dans sa retraite. Elle peut revenir encore, qui sait ? Pourquoi la démissionner ?

Pardonnez-moi maintenant de cette appréciation que je devais à la réserve de Ninette, de cet appel à la bonne foi bien reconnue d'Hermance.

Je vous prie de voir en moi, toutes deux, ainsi que vos dignes et aimables collaboratrices, Reine, Marguerita et Angéline, moins une ambitieuse rivale qu'un disciple de circonstance, bien humble et bien dévoué. Croyez-moi toutes cinq, je vous admire de trop bas pour tenter d'atteindre jusqu'à vous.

Toutefois, vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaisir de me croire votre affectueuse amie,

LISA.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir un joli volume contenant des récits de voyages, de chasse et de pêche, etc., par M. J. U. Gregory, chef du bureau du ministre de la marine, à Québec, et traduit de l'anglais par M. Alphonse Gagnon.

Ces récits abondent en traits amusants et d'une foule de renseignements. L'ouvrage entier est d'un intérêt soutenu, et nous en conseillons la lecture à tous les amateurs de livres à la fois utiles, intéressants et agréables.

LA CHASSE A L'OURS

(Voir gravure)

Maintenant que le buffalo a disparu, l'ours grizzly est, à l'exception de l'élan, notre plus grand gibier, et la chasse de cet animal dans ses repaires au milieu des Montagnes-Rocheuses est sans aucun doute la plus excitante, la plus hasardeuse, et somme toute, c'est le plus grand sport qu'offre notre continent.

La meilleure époque pour le chasser est l'automne, car l'animal est sur le point de s'hiverner, et sa peau ne vaut pas grand chose en été.

On le chasse tantôt à l'affût, tantôt avec des trappes, mais la nouvelle méthode en faveur est celle des *cowboys* du Wyoming et du Manitoba et dont on peut se rendre compte par notre gravure.

Le lazzo est l'arme favorite, et il arrive souvent que l'on prend ainsi des ours pesant plus de mille livres.

Un bon vieux à l'article de la mort. Le prêtre, l'exhortant : " Mon enfant, sauvez-vous ce qu'il faut faire pour se sauver ? " Le moribond : " Courez, parbleu ! "



LA CHASSE À L'OURS DANS LES MONTAGNES-ROCHEUSES

EN ROUTE POUR LA BAIE D'HUDSON

PAR M. L'ABBÉ PROULX, MISSIONNAIRE DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONTIAC

(Suite)

VI

LA BAIE D'HUDSON ET SON BASSIN

Arrêt forcé.—Choum.—Excursion de Botanique.—Une grève en caoutchouc.—Etendue de la Baie d'Hudson.—Son bassin.—Composition géologique du sol.—Navigation sur la baie.—Les optimistes.—Route de l'avenir.—Les pessimistes.—L'expédition du *Neptune*.—Une humble opinion.—Une perspective qui n'est pas gaie.

ICI trois jours que nous avons quitté Moose. Nous devons ce soir entrer dans le port d'Albany, voiles déployées, et nous n'avons fait que dix milles de chemin. Nous sommes à l'ancre sur une côte déserte, interrogeant la marée, le vent et les nuages. C'est démontant. Mais il ne sert de rien de se lamenter.

« Ce que l'homme ne peut corriger, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, il doit le supporter avec patience, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement. »

Jeudi, 3 juillet, à neuf heures du matin, nous confions de recherches notre canot et nos personnes à l'inconstance des ondes. Okouchin passe à la poupe; à la proue, s'assied, solennel, un nouveau pilote engagé pour la circonstance, Choum, un vieux loup de mer, qui ne parle pas, mais avironne dru, le nez au vent, l'air un peu sorcier, avec sa casquette visière sur l'oreille. A onze heures, sans

dire mot, il pique à terre, nous fait signe de descendre, jette le bagage sur la grève, tire le canot à sec, le couche sur le flanc et se met à faire du feu comme un homme qui veut établir son camp pour longtemps.

—Or ça, vieux manitou, parle; pourquoi arrête-t-on ici?

—Parce que la marée est trop basse, parce que bientôt il va venter trop fort pour s'aventurer sur la mer.

En effet, le nord commence à souffler, son haleine augmente d'heure en heure, maintenant il rage et tempête.

Nos quatre tentes sont dressées dans un beau désordre, autour d'un feu, d'une crémaillère et d'une chaudière qui bouille sans cesse ni relâche, dans une prairie, plate et unie, revêtue d'une herbe d'un pied, large d'une demie-lieue, bordée à l'intérieur par une ceinture d'arbres nains, s'étendant le long de la mer à perte de vue, une vraie plaine du Manitoba. D'un côté, à une petite distance, coule un ruisseau, sur les bords duquel la Compagnie a coutume de faire ses foins, de là son nom de *Hay Creek*; de l'autre on aperçoit, à huit milles environ, l'observatoire de *High Bluff*, d'où l'on peut signaler l'arrivée du vaisseau d'An-

gleterre, et qui sert en même temps à indiquer aux pilotes l'embouchure de la rivière.

* * *

Jeudi et vendredi, le temps était pur, frais, plein de gaieté, de senteurs et de lumières. Pendant que nos hommes festoyent, font bombance, se reposent, dorment et s'étendent comme des lézards au soleil, assis sous nos tentes à la sauvagesse, nous lisons, nous écrivons; ou bien, faisant une excursion dans la prairie, nous allons à la cueillette des plantes rares et des fleurs aux mille et une couleurs, qui étincellent à travers les foins odorants. Je suis à presser une fleur variée, et, si mon cahier ne fait pas naufrage, j'y apporterai tout un petit trésor des richesses botaniques de ces lieux: des *rosacées* dicotylédones polypétales à corolle pérygine, des *rubiacées* dicotylédones monopétales à corolle épigyme et à anthères distinctes; des *ombellifères* dont les pédoncules partent tous d'un même point pour diverger comme les rayons d'un parasol; des *gerardioides* aux étamines hypogynes; des *violacées*, des *araliacées*, des *caprifoliacées*, des *primulacées*, des *liliacées*, etc.; franchement, sans calembourg, est-ce assez?



HAUT-CANADA. — Esquimau et son Kayak (canot); d'après un dessin du Rév. Père Paradis.

La grève est d'une glaise bleue, solide, compacte, flexible sous le pied, élastique comme un caoutchouc; les trottoirs en asphalté de la rue Sherbrooke, à Montréal, ne sont pas plus propres et plus unis, à chaque retour de marée la grande eau les lavant et les polissant. C'est une longue promenade où trois fois par jour, allant et venant comme dans l'allée d'un parterre, nous faisons une marche bienfaisante, donnant de l'exercice à nos jambes, de l'air et des délices à nos poumons. Notre esprit erre, de souvenir en souvenir, à travers les hauts faits d'armes accomplis dans le mystérieux du passé et dans le silence de ces parages solitaires; notre bouche les rappelle; notre regard se promène, à perte de vue, sur les flots qui en ont été les témoins étonnés.

* * *

La baie James, sur les bords de laquelle nous sommes campés, du cap Jones à l'est, au cap Henriette à l'ouest, à une largeur de 350 milles, et elle s'avance dans les terres à une profondeur de 150 milles. Elle n'est elle-même qu'un golfe de la grande baie d'Hudson, la mer Méditerranée du Canada, dont l'étendue égale plus de la moitié de la vieille Méditerranée d'Europe, qui baigne

les bords enchanteurs et les souvenirs classiques de la Grèce et de l'Italie: longueur plus de trois cents lieues, largeur deux cents lieues, superficie cinquante-cinq mille lieues carrées. Plusieurs détroits la mettent en relation avec la mer glaciale, et elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit d'Hudson, une bagatelle de canal mesurant une longueur de 500 milles, une largeur en moyenne de 100 milles et une profondeur de cent à trois cents brasses.

C'est le fond d'un immense bassin de 3,000,000 de milles carrés; les eaux qui, comme autant de rayons d'une vaste conférence, y convergent vers un centre commun, partent à l'est du dos d'âne qui sépare en deux versants la péninsule du Labrador, au sud de la hauteur qui divise la terre de Rupert des vallées du Saint-Laurent, de l'Ottawa et des grands lacs, au sud-ouest et à l'ouest des environs des sources du Mississippi, du grand désert américain et du pied des Montagnes-Roches. En effet, le grand lac Winnipeg, qui reçoit, par la rivière Winnipeg, la Rivière-Rouge et les deux Saskatchewan, une grande partie des eaux du Nord-Ouest canadien et américain, n'est qu'un réservoir secondaire qui déverse son trop plein dans le réservoir principal de notre Baie-d'Hudson, par une artère considérable, appelée la

rivière Nelson. Trente des nombreuses rivières, qui lui apportent le tribut de leurs ondes claires et brunes, mériteraient, partout ailleurs qu'en Amérique, le nom de fleuve, entre autres la rivière de la Grande Baie sur la côte du Labrador, les rivières Rupert, Moose et Albany qui arrivent en trépid à la prairie méridionale de la baie James, les rivières Nelson et Churchill et la côte occidentale. La Moose a un mille d'une rive à l'autre; l'Albany promène son cours sur un espace de plus de 200 lieues; la Nelson roule un volume d'eau quatre fois plus considérable que l'Ottawa, et la Churchill pour

rait rivaliser avec le Rhin allemand. A l'est les côtes, composées de rochers granitiques, dénudées ou recouvertes d'un bois rabougris, sont élevées, hardies, dentelées de pics qui atteignent la hauteur de 2,000 pieds; au sud et à l'ouest, elles sont généralement basses et unies, avec des grèves plates, que baignent des eaux peu profondes.

Pour parler géologie, le bassin proprement dit de la Baie-d'Hudson, si on excepte les prairies du Nord-Ouest, appartient au terrain laurentien. Au sud-ouest de la baie, des lits de roches remontant à l'époque cambro-silurienne, reposent sur le laurentien pur, et, dans les vallées de quelques rivières, ils avancent dans l'intérieur à une distance de 100 à 200 milles; à plusieurs endroits la couche cambro-silurienne est recouverte par le dévonien. Les longues chaînes d'îles, qui, comme une frange en dentelle de pierre, bordent la côte est, sont composées de bancs et de couches volcaniques. Au nord de Churchill, on trouve en quantité le quartz et tous les riches et précieux minéraux du système cambrien. La région considérable de pays plats, qui s'étend au sud et à l'ouest de la baie, est recouverte d'une épaisse couche de glaise, où se sont accumulés, avec les années, des amas de détritus charroyés par les courants de la mer,

ou provenant des débris végétaux. Maintenant, si vous désirez avoir quelques explications sur les systèmes laurentien, silurien et cambrien, j'aurai soin de ne pas trop m'avancer, gardant de *Conrad le silence prudent*, de peur de m'embarrasser dans les couches et les profondeurs du globe. Je vous renvoie au professeur *Dana* qui, dans son Manuel de géologie, dit là-dessus de fort belles choses.

.

—Que pensez-vous, me demanderez-vous peut-être, des facilités et des possibilités de la navigation sur la Baie-d'Hudson ?

En vérité, après mûre réflexion, je pense que je ne pense rien du tout. Je sais que, sur le sujet, les docteurs sont fort divisés. Les officiers de la Compagnie qui habitent ces côtes depuis nombre d'années, en général, n'y ont aucune confiance. Leur opinion est d'un grand poids dans la balance.

—Très bien, disent les optimistes, mais l'opinion de ces messieurs est intéressée ; ils veulent décourager l'émigration et éloigner le commerce libre des terres de chasse de leurs sauvages. La baie est libre de récifs et de bas-fonds, les eaux y sont d'une profondeur moyenne de soixante-dix à cent brasses. Le fond est composé de boue ou de glaise, offrant partout un ancrage facile. Les tempêtes y sont rares et nullement redoutables ; il ne s'y rencontre jamais de banquises ou icebergs ; les brumes sont peu fréquentes et ne durent guère. Seuls, jusqu'à maintenant, des voiliers ont visité ces mers ; des steamers, grésés de toutes les améliorations modernes, offriraient bien d'autres conditions de sécurité et de rapidité. Depuis plus de deux cent cinquante ans, les traités comptent sur une navigation de deux mois et demi à trois mois, et cela sans cartes marines, sans connaissance parfaite des courants, sans phares, sans télégraphes, sans le secours de la vapeur ; il est donc permis de croire qu'avec tous les moyens dont dispose aujourd'hui la science nautique, cette navigation pourra se prolonger de quelques semaines de plus. C'est la route de l'avenir, ajoutent-ils, entre l'Angleterre et les immenses récoltes de blé que promettent les prairies de l'Ouest. York-Factor et Montréal sont à peu près à une égale distance de Liverpool, Churchill en est de 64 milles plus rapproché. Or, la distance à franchir entre Winnipeg et Montréal est de 1,400 milles, tandis qu'elle n'est que de 700 avec York-Factor. Il en coûte aujourd'hui un et un tiers pour cent de la tonne par mille pour expédier le grain de Saint-Paul à New-York, ce qui, appliqué à la distance à franchir de Winnipeg à Montréal, donnerait un taux de 21 liv. sterl. ou de 10 liv. sterl., 50 de Winnipeg à York-Factor, soit la moitié. Si maintenant on estime la tonne comme équivalant à trente-trois minots de grain, la différence du fret en faveur de la route de la Baie-d'Hudson serait une économie de trente-deux cents par minot, ou, en d'autres termes, un profit additionnel de 6 liv. sterl. 40 par acte rendant une moyenne de vingt minots. Une grande partie de l'immigration européenne prendrait cette voie, et verrait par là s'abrégé de sept cents à huit cents milles, les ennuis, les délais et les frais du voyage. L'expédition des viandes de boucherie formerait, seule, une partie considérable du chargement, et cette route attirerait une fraction importante du commerce d'importation et d'exportation des Etats du nord-ouest américain.

—Ce calcul est magnifique, répondent les pessimistes ; on oublie seulement d'y faire entrer en ligne de compte un tout petit détail qui a bien son importance, le détroit d'Hudson et ses glaces. Les icebergs qui, durant les mois d'avril, de mai, de juin et de juillet, descendent des grandes mers polaires par le détroit de Fox, rencontrant les banquises charroyées par le détroit de Davis, se trouvent arrêtés dans leur marche vers l'Atlantique, et ensemble ils obstruent le détroit d'Hudson. Cette future route du nord-ouest, la plus courte par la distance, sera toujours la plus longue par les retards et la plus dispendieuse par les accidents.

Verra qui vivra. Attendons encore quelques années, et la lumière se fera sur ces questions controversées, embrouillées par des intérêts divers

et des espérances peut-être chimériques. Le gouvernement doit envoyer dans le présent mois de juillet un vaisseau, le *Neptune*, pour établir, pour une période de trois ans, six ou sept postes d'observation sur les côtes du détroit, dans les îles et sur le littoral de la baie, afin d'étudier sur place les phénomènes météorologiques, la direction des courants, la température, des eaux, la hauteur des marées, le mouvement des glaces, etc. Deux Canadiens d'Ottawa, MM. De Boucherville et Laperrière, se trouvent au nombre des chefs des stations. Je leur souhaite bien de l'agrément pendant les longs jours de leur solitude et leurs longues nuits d'hiver. La science a ses ermites.

.

Si vous me forcez absolument de donner mon avis sur le sujet, je vous dirai que, dans mon humble opinion, il finira par s'établir quelques lignes de steamers entre Liverpool et Churchill dans le cours des temps, et que par cette voie s'écoulera une certaine partie, plutôt petite que grande, des productions du Manitoba, d'Alberta et des autres provinces à naître au pied des Montagnes-Rocheuses ; mais Montréal et New-York resteront toujours les grands centres d'attraction pour le commerce de l'ouest. Il ne pourra se faire, pendant une courte saison de navigation, assez de voyages, entre la Baie et l'Angleterre, pour détourner un courant d'affaires régulier et puissant, qui roulera toute l'année dans une même direction. Du reste, les glaces fermeront le détroit avant que la moisson du Nord-Ouest soit toute engrangée ; et les blés de cette année n'attendront pas les appoints des vaisseaux de Churchill, exposés qu'ils seraient pendant tout un hiver aux ravages des rats et de l'humidité ; mais ils prendront auparavant la route des éleveurs de Portland ou d'Halifax.

En me voyant deviser sur la géographie de la Baie comme si j'en avais fait le tour, lire dans les conjectures de l'avenir comme un philosophe dans les astres, sans doute vous êtes surpris de ma science, ne m'ayant jamais connu pour un savant. La chose est bien simple, je vous assure. Avant de partir, pour mieux jouir de ce voyage, j'ai lu les travaux si intéressants que le professeur Bell a publiés dans les rapports de la commission géologique ; j'ai lu un rapport d'un comité de la Chambre des Communes, rédigé par l'honorable M. Royal, sur la navigation de la baie d'Hudson ; j'ai lu Ferland et Garneaux ; et maintenant je vis de mes notes et de mes souvenirs : ce n'est pas plus malin que cela.

.

Une chose que je désirerais bien savoir, et que je ne puis trouver dans les livres, c'est quand il plaira à Dieu de nous laisser partir d'ici. Il pleut depuis ce matin à plein ciel. Virgile dirait que les nuées se fondent et que les eaux descendent par torrent : *Præcipitesque ruunt liquefactis nubilus imbrés*. Si cette averse continue, bientôt la prairie, avec sa surface plane et sa glaise qui boit l'eau difficilement, sera convertie en un vrai lac, et nous flotterons sur nos lits. Le vent souffle à jeter les chiens à terre, et notre tente se tord sur ses piquets. Si Borée finit par la renverser, qu'allons-nous faire ? nous ne coucherons même pas à la belle étoile, car d'étoiles, par cette nuit d'orage, on n'en parle point. Il fait noir dehors comme chez le loup. Le froid est cru, humide ; depuis vingt-quatre heures le vent et la pluie nous ont empêchés de faire du feu. Pour réchauffer mes pieds glacés, mes membres transis et mes doigts engourdis, je vais me fourrer sous les couvertures jusqu'au cou, après avoir eu soin d'enfoncer ma toque de laine sur mes oreilles, établissant ma position entre Sa Grandeur qui veille et le P. Ne-delec qui ronfle comme un bienheureux. C'est le cas de dire après Horace, que la fureur de la tempête et la colère des éléments n'ont rien qui puisse effrayer l'homme juste : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae*. Ne trouvez-vous pas qu'on m'a donné pour la nuit une place d'honneur ; et je l'ai depuis le commencement du voyage, seulement parfois, pris comme dans un étai, vos mouvements deviennent un peu gênés et vous

êtes exposés aux coups des deux côtés. Mais n'importe, faisons contre fortune bon cœur, et

En attendant l'beau temps,
Vivons contents,
Dormons contents.

(A suivre)

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.**—Johnny Turcot (\$50.00), 156, rue Wolfe ; Louis Félix Beauchamp, 93, rue Saint-Christophe ; Eugène Martel, 232, rue Wolfe ; J. A. E. Brosseau, 327, rue des Allemands ; G. Leblanc, fils, 6, rue Bonsecours ; Armand Frossard, 1049, rue St-Laurent ; Janot Trudel, 1234, rue Mignonne ; Godfroid Sévigny, 13, rue St-Charles-Borromée ; Dame Joseph Pugeau, 128, rue Plessis ; Ls. Hudon, Banque Jacques-Cartier, agence St-Jean-Baptiste ; Zéphirin Poirier (\$4 00), 68, rue Chériar ; C. Godcharles, 153, rue Barry ; Joseph Gingras, 983, rue St-Laurent ; Joseph Robillard, 75, rue Barré ; H. Deneault, 226, rue Jacques-Cartier ; Delle Stéphanie Gervais, 791, haut de la rue Sanguinet ; Adolphe Richer, 161, rue Maisonneuve ; Eugène Mercier, 30, rue Visitation ; Joseph Soucy, 385, rue Maisonneuve ; Chs. M. Ducharme, 215, rue St-Denis.
- Québec.**—Pierre Claude (\$25.00), 309, rue St-Joseph ; Prisque Masson, 80, rue Richardson ; Charles Boulliam, 248, rue Prince-Edouard ; Charles Proulx, 97, rue St-Joachim ; A. R. Lafiance, 106, rue Fleury ; Joseph Couillard, 10, rue Drolet ; Edmond Savard, 150, rue St-Patrik ; Napoléon Mercier, 76, rue Latourelle ; L. R. Lamontagne, 186, rue Richelieu ; Thomas Robitaille, 158, rue St-François ; Eugène Bélanger, 89, rue d'Aiguillon ; Arthur Pouliot & Cie, 107, rue Arago, St-Roch ; Delle Marie-Elise Turgeon, 200, rue Prince-Edouard ; J. E. Audibert, 47, rue St-Ours, St-Sauveur.
- Maskinongé.**—J. I. M. Marchand, \$10.00.
- Village Mont Plaisant.**—C. Bruyère.
- Lévis.**—Arcad. Côté.
- Pointe St-Charles.**—Desiré Bourbonnais, 227, rue Manufacture.
- Chambly Canton.**—C. A. Frenière.
- St-Henri de Montréal.**—Delle Louise Boudreault, 3811, rue Notre-Dame.
- Longueuil.**—Auguste Provost, \$3.00.
- Hochelaga.**—Louis Finel, 254, rue Suzanne.
- St-Cunégonde.**—Prosper Monette, coin des rues Vinette et Delisle ; J. Gustave Guimond, 75, rue du Moulin ; Théophile Ethier, 283, rue Workman.
- Sorel.**—A. Moreau.
- Sherbrooke.**—Placide Demers, employé au *Pionnier*.
- Spring Lake, Mich.**—Hector Sauvé.

QUARANTE-ET-UNIÈME TIRAGE

Le quarante-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'août), aura lieu SAMEDI, le 3 septembre, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Conseils d'or à la jeunesse.—Oh ! vous qui êtes encore riches de jeunesse et d'avenir, écoutez la voix d'un homme qui fut jeune comme vous, et ne préparez pas à votre âme d'inutiles regrets pour un âge plus avancé.—A votre âge, jeunes gens, on peut tout, parce qu'on peut tout tenter, tout apprendre, vous avez tout ce que vous croyez avoir. A votre âge, travailler, c'est acquérir, agir, c'est gagner ; penser, c'est s'enrichir ; désirer, c'est tendre vers le but ; vouloir, c'est l'atteindre.—Si Dieu vous a donné l'intelligence, livrez-vous à la recherche du vrai, ou à la contemplation du beau, le domaine de la science est infinie ; et la plus noble profession est celle de l'homme qui distribue la vérité à ses semblables, et qui les rapproche de Dieu en les élevant.—Si vous sentez votre cœur s'élargir pour embrasser de grandes choses, ou s'attendrir à la vue de l'infortune et du malheur, marchez, marchez dans le sens de votre nature. Une voie infinie est ouverte devant vous. Partout et toujours vous trouverez des pauvres à secourir, des malheureux à consoler, des faibles à fortifier, des blessures à guérir. Une belle récompense vous attend ici-bas, car rien n'est doux comme de faire le bien ; et les bénédictions de ceux que vous aurez consolés vous porteront au ciel comme d'elles-mêmes.—CHARLES DE SAINTE-FOIE.

NAISSANCE

A Montréal, le 18 août, Madame Léon Lédien, une fille.

TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

(Voir gravure)

Un convoi d'excursionnistes, composé de 2 locomotives et de 17 wagons, qui se rendait aux chutes Niagara, a passé à travers un pont près de Chatsworth, sur le chemin de fer de Toledo, Peoria et Occidentale, et une centaine de personnes y ont trouvé la mort.

Les deux locomotives, 10 wagons et le char à bagage ont été complètement détruits. Le mécanicien McClinke fut tué instantanément; deux chauffeurs et l'autre mécanicien reçurent de graves blessures.

Les dix wagons sont empilés les uns sur les autres. Dans l'un pas une personne n'a échappé, et dans un autre une femme seulement put se sauver. 70 victimes ont été retirées et une centaine de blessés ont été transportés à l'Hôtel-de-ville de Chatsworth, dans la maison d'école et au dépôt.

A Piper City, le nombre de blessés est considérable, plus de 50. Les chars prirent feu, mais les flammes furent éteintes par les employés du convoi et les passagers. Une forte pluie commença à tomber deux heures environ après l'accident. La population fait tout ce qu'elle peut pour les blessés.

Aussitôt qu'on eut appris la nouvelle de cet hécatombe, on envoya de suite un train de secours, et lorsqu'il arriva sur les lieux du désastre, le spectacle était des plus navrants.

D'après les derniers détails, on évalue le nombre des morts à deux cents et celui des blessés à 150. Pour le moment il est impossible de se procurer une liste complète des victimes.

Le pont à travers lequel les chars sont passés était un petit pont. Le feu s'y était déjà déclaré, et en conséquence il était peu solide.

L'endroit où à eu lieu la catastrophe formait une espèce de courbe et il était impossible d'y arrêter le train. De plus, quand même on l'eût pu, il aurait fallu avoir une distance d'un mille et demi au moins, et le train n'était qu'à 100 verges quand l'ingénieur vit les signaux.

Le premier engin passa sur le pont en sûreté, vu la vitesse qu'il avait, et sauva ainsi la vie du chauffeur et de l'ingénieur, mais le second ne fut pas aussi heureux, et il tomba dans le pont.

Une fois le second engin dans le pont, les trois chars à bagage vinrent s'entasser les uns sur les autres. Puis les six chars de jours s'empressèrent et se pressèrent si fort en se brisant, qu'ils n'occupaient plus que la place d'un seul. La scène était alors navrante. On entendait partout que cris, appels au secours et râlement des agonisants.

On ne connaît pas au juste quelle est la cause de l'incendie qui a affaibli le pont, mais on croit que le feu a été mis par des étincelles provenant de l'engin d'un train qui est passé deux heures avant l'accident.

D'autre part, on croit que les pick-pockets qui se trouvaient en grand nombre dans la ville, auraient mis le feu au pont afin de se donner l'occasion de faire dérailler le train et dans la panique se livrer à leurs desseins criminels.

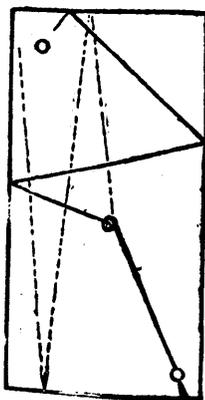
Le verdict fait retomber toute la responsabilité de l'accident sur Timothy Caughlin, le contremaître de la section de Chatsworth, qui, en dépit d'ordres spéciaux formels qu'il a reçus des administrateurs de la compagnie, a négligé d'inspecter la voie comprise dans sa section avant le passage du train de plaisir. A la suite de ce verdict, Caughlin a été mis en état d'arrestation.

LE JEU DE BILLARD

COUP DE MAITRE

Les billes sont placées de façon à ce que le coulé soit impossible ou tout au moins d'une difficulté extrême. Il s'agit donc de prendre une autre voie.

Au billard il n'est pas toujours vrai que la ligne droite soit le plus court chemin d'une bille à une autre.



Faire la description de ce coup.

LE COIN DES ENFANTS

L'ENFANT ET LE NID

Je le tiens, ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles;
Débattez-vous; oh! c'est en vain;
Vous n'avez pas encore d'ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi! n'entends-je pas leur mère,
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui, l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons!

Hélas! si du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviens irai dans ces vallons
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN

LE BALLON DU LOUVRE



L'été dernier, mon petit voisin Léon Duval et sa sœur Georgette, jouaient dans leur jardin avec un de ces jolis ballons rouges, si gros, si luisants, si transparents, si légers, qu'on donne parfois aux acheteurs dans les grands magasins du Louvre, à Paris, et que leur mère leur avait apporté. Ils tenaient

par son long fil de soie le beau ballon rouge qui cherchait toujours à s'élever: tantôt ils le ramenaient à terre jusqu'au bout du fil, plus haut que le toit. Quand ils en eurent assez de ce jeu, voilà qu'une idée vint à cet espiègle de Léon.

- Si l'on coupait le fil?...
- Le ballon s'en irait.
- Bien haut?
- Dame, oui.
- Dans le ciel?
- Sans doute.
- Jusqu'aux nuages?
- Peut-être.
- Ah! Et descendrait-il?
- Je pense.
- Il irait bien loin?
- Oh! oui.

— Ah! reprit-il, après un moment de rêverie, ce serait très beau, très beau! On le verrait monter, monter jusque dans le ciel bleu, pardessus les maisons. Et l'on ne saurait pas où il irait!... Si je le lâchais?

— Là, veux-tu?
— Eh bien... oui!
Puis Léon fit encore une réflexion. — S'il emportait quelque chose dans l'air en s'envolant, ce serait encore plus beau, n'est-ce pas?

— Certainement.
— Quelque chose de grand, qu'on puisse voir longtemps...
— Et de léger...
— Par exemple, une feuille de papier.

— Oui; c'est cela.
On court chercher une belle feuille blanche; Léon y perce un trou, l'attache au fil, à un mètre environ du ballon. Et, tout en faisant cela, il réunissait en lui-même encore une autre imagination.

— Si l'on écrivait, sur le papier, quelque chose... Ce serait très drôle!
— Oui! C'est une idée... C'est cela, une lettre!

— Une lettre à qui?
— A personne.
— Une lettre au vol.
— Les hirondelles la liront.
— Va chercher l'encre et la plume.
— Voici, voici. Qui va écrire?
— Moi.

— Tous les deux!
— Et qu'est-ce que nous allons écrire.
— N'importe quoi. Ce que tu voudras.

— Dis ce que tu veux, Georgette.
— Eh bien, d'abord... d'abord nos noms!
— Léon et Georgette... Ça y est.
— Après?
— Léon et Georgette aimaient beaucoup...

— Aiment beaucoup... Qui? quoi? qu'est-ce que tu aimes?
— Dame, attends... que je regarde. Les pêches!

— Gourmande, va!
— Eh bien, mets autre chose.
— Tant pis! c'est écrit.
— Signe!
— Léon Duval. Voilà.
— A moi, Georgette. Et puis notre adresse.

— La vraie!
— Pourquoi pas? A Meudon.
— C'est fini. Viens, Georgette.

Les deux enfants allèrent se poser juste au beau milieu de la pelouse. Léon retenait par le fil le ballon auquel le papier était suspendu; Georgette se tenait prête, avec les ciseaux.

— Y es-tu? Coupe!
— Crac!

Le joli ballon mis en liberté s'éleva en se balançant, puis il prit son vol. Le papier flottait audessus. Les enfants suivaient des yeux. Il monta d'abord tout droit, dans un rayon de soleil: il brillait comme du feu! Puis le vent l'emporta. On le vit s'en aller vers le bois. Peu à peu il diminuait, diminuait... Il était audessus des grands arbres. Puis les enfants le perdirent de vue.

— Il est peut-être dans les nuages, dit Léon.
— C'est dommage, pourtant, réfléchit la fillette. Maintenant, j'y pense, nous ne le verrons plus jamais!

— Bah! Il aurait éclaté demain! Ces petits ballons-là, ça ne dure rien tu sais bien.
Le lendemain, ils pensaient à autre chose.

Mais voilà que, trois jours après... O surprise! Qui frappe à la porte? Le facteur du chemin de fer. Pour monsieur Léon et mademoiselle Georgette. Qu'est-ce que cela? Un petit colis; une corbeille d'osier. Qu'y a-t-il là dedans? qui est-ce qui l'envoie?

On ouvre: des pêches! des pêches magnifiques, tendres, mûres, veloutées, dorées et vermeilles. Les bras leur tombaient de surprise, à nos petits amis.

Et au fond de la corbeille, un billet. A M. Léon et à Mlle Georgette, qui aiment tant les pêches.

Nous avons voulu vous faire goûter celles de notre jardin. LOUISE et ROBERT.

Rien de plus. Tous deux à la fois se rappelèrent la lettre en l'air, la poste par le chemin du nuage, comme disait l'espiègle Léon.

— C'est tout de même bien amusant, s'exclama la petite, revenue de sa stupéfaction, en battant les mains avec enthousiasme.

— Mystère profond, et terrible! s'écria Léon. D'où cela peut-il venir? Mais on n'a jamais su qui avait fait cette gentille surprise.

Seulement, sur l'adresse du colis, il y avait, imprimé, le cachet du chemin de fer, avec le mot TARASCON. C. DELON

Au catéchisme du village:
— Pierre... le Père est-il Dieu?
— Oui, m'sieu le curé.
— Et le fils?
— Non, m'sieu le curé.
— Comment, le Fils n'est pas Dieu.
— Dam', non, m'sieu, puisque c'est l'autre. Mais à la mort du Père, ça ne peut pas manquer de lui arriver. Les paysans connaissent la loi sur l'héritage.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

GRANDE VENTE
DE LA
Balance des Marchandises du print-mps

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES
111, RUE ST-LAURENT
CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille. HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation!

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages. GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 287.—LOGOGRIPE

Sur Six pieds, la volupté
Dont par moi l'homme s'enivre
S'attache à la vérité
Qu'il ne cesse de poursuivre.
Sur Cinq, me prêtant encor
A ce que son cœur désire,
De son fol amour de l'or
Je calme l'ardent délire.
Enfin, s'il est curieux
De même qu'il est cupide,
Sachez, je puis de ses yeux
Apaiser l'instinct avide.

No 288.—DEVINETTE

Que font quatre moineaux perchés sur un arbre ?

No 289.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Convertir, par la transposition des lettres, la phrase suivante en un proverbe connu :

MÈRE A TUÉ MON CHIEN TOM

SOLUTIONS :

No 285.—" Le renard et le bouc."
No 286.—Le mot est : Ré-vol-ver.

ONT DEVINÉ :

J. E. Martin, Lewiston, Me. ; A. P. L., Rimouski, Alaric Renaud, Ottawa ; Sphinx, Beauharnois ; Eugène Légaré, Jos. Donaldson, Mlle Athalie Lauzier, Québec ; Mlle Delvina Marsan, P. Gauthier, Dosithee Lallane, Jules Crépeau, Montréal ; Alfred Alarie, Lévis.

EAU DE ST-LEON

Montréal, 12 août 1887.

A. M. A. POULIN,
Gérant de la Cie de St-Léon.

Cher monsieur,—Depuis plusieurs années je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de douleurs dans l'estomac et dans le dos, de mal d'yeux, etc., à tel point que je fus obligée de quitter mon emploi. J'essayai toute sorte de remèdes qui ne produisirent aucun effet lorsqu'un jour, étant chez une de mes amies qui faisait usage de votre célèbre Eau, j'en pris plusieurs verres qui me soulagèrent beaucoup, et dès lors je décidai d'en faire usage. Pendant plusieurs mois j'en pris régulièrement matin et soir. Aussi, ma santé s'améliora-t-elle rapidement ; maux de tête, douleurs dans l'estomac et dans le dos sont disparues, ma digestion est meilleure, ma vue est plus forte, enfin je suis complètement guérie.

Delle M. OUELLETTE,
Rue St-Félix.

COMPAGNIE D'EAU DE ST-LEON
4, CARRE VICTORIA,

Téléphone 1482 MONTREAL

SUCCURSALES : C. Campbell, 69, rue Saint-Antoine, téléphone 1432 ; Mme Duplessis, 1602, rue Ste-Catherine.

AGENTS : E. Massicotte & Frères, 217, rue Ste-Elizabeth, téléphone 810 A ; B. McGale, 2123, rue Notre-Dame, téléphone 187 ; M. Chapple, 64, rue Bonsecours.

Nouvelle Source d'eau Minérale
A ST-LEON

Cette nouvelle source est la propriété de M. Antoine Chrétien, fabricant du grand remède "Le sauveur du peuple."

Cette eau est recommandée par tous les médecins en général et principalement par M. le Dr Crevier, qui en a fait l'analyse chimique. Voir l'annonce dans la *Minerve*, le *Monde* et le *Colonisateur Canadien*.

Bureau central à l'Industrie Laitière, chez

J. A. GIARD,

44, RUE BONSECOURS, MONTREAL.

Toute commande du gros et du détail pour le Canada et les Etats-Unis seront reçues et expédiées sous le plus court délai.

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

GRANDE REDUCTION

— POUR —

L'Ouverture des Classes

Toutes nos marchandises pour habillements d'enfants ainsi que 400 paires de couvertes et toutes garnitures de lits seront sacrifiées

La balance de toutes nos marchandises d'été est vendue sans réserve

DUPUIS & LABELLE

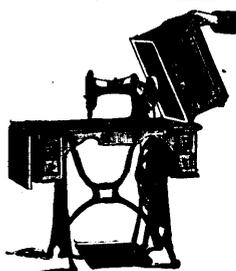
Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

28862

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE,
18 - RUE SAINT-LAURENT - 18
MONTREAL

AUX MODISTES



Chaque modiste achetant la Reine des machines à coudre, directe de

L'agence Leyerl

1595, rue Sainte-Catherine, aura droit comme prime à \$3 de patrons de modes de la plus haute nouveauté.

On prend des vieilles machines en échange et on vend à des conditions libérales.

HENRY SCHMITH

19, RUE LEON XIII

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres, à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.



Chester's Cure!

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhes
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,

461, rue Laguchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

Agents demandés

465) Pépinière Fonthill (acres)
LA PLUS GRANDE AU CANADA. BUREAU CENTRAL : TORONTO, ONT.

Succursale : 242, rue St-Jacques, Montréal
CANADIENS COURAGEUX Agents demandés pour vendre notre stock en pépinières.

Emploi stable à salaire fixe. Les agents gagnent de \$49 à \$75 par mois et leurs dépenses. Envoyez votre portrait avec votre demande d'emploi à STONE & WELLINGTON Montréal.

J. W. BEALL,
Gérant de la succursale.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycérine, Colles fortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI & JONAS Cie

10-RUE DE BRESOLES-10
BATISSERS DES SOEURS) MONTREAL

30 DAYS' TRIAL
DR. DYES' VOLTAIC BELT
BEFORE - AND - AFTER
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial.
TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

Le 21 Septembre prochain

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire.

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

SAVONS MEDICINAUX
DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.
Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.
Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 6—Pour la teigne.
Savon No 7—Pour maladie de la barbe.
Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.
Savon No 9—Contre les rhumatismes.
Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.
Savon No 11—Désinfectant.
Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.
Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.
Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.
Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne le tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRFD LIMOGES,
St-Eustache, P. Q.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 22, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 27 août 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE—(Suite)



PLIQUÉZ-VOUS...

—Je vais le faire, et vous frémirez en songeant à l'abîme creusé sous nos pas à notre insu...

Puis Théfer raconta au duc stupéfait et tremblant ce qui s'était passé depuis vingt-quatre heures.

—Ah! vous avez raison... murmura Georges, très ému, le péril était effroyable...

—Il n'existe plus...

—En êtes-vous bien sûr?

—Oui, pardieu! j'en suis sûr... Morte la bête, mort le venin...

—Un autre homme peut remplacer cet homme...

—Ne craignez point cela...

répliqua Théfer. Il est certain que la disparition de Plantade va mettre la préfecture sens dessus dessous et qu'on essayera de lui substituer un autre agent; mais cet agent n'aura point le génie du policier improvisé dont j'ai si brusquement interrompu la carrière, et le hasard ne lui mettra pas sous les yeux des indices et des preuves pareils à ceux que Plantade emporte avec lui dans la tombe... Cette pièce de monnaie fautive par exemple, perdue ou jetée par Terremonde et Dubief sur le plateau de la Capsulerie avant leur départ... On sait à la préfecture que le fiacre numéro 13 a fait halte devant la maison incendiée. Le premier rapport de Plantade s'arrêtait là... On n'en saura pas davantage... Il fallait Plantade pour trouver le reste, et j'y ai mis ordre...

—Ne pourra-t-on avoir des renseignements chez M. Servan, le propriétaire, et chez le commissaire de police de Bagnolet?...

—Lesquels?...

—Sur Prosper Gaucher... sur l'incendie...

Théfer eut un éclat de rire fort irrévérencieux.

—Qu'on cherche Prosper Gaucher, dit-il, et qu'on fasse parler les décombres fumants!

—Terremonde et Dubief?

—Sont au diable, et beaucoup trop intelligents, d'ailleurs, pour ne pas conserver les noms de fantaisie inscrits sur les bons passeports, régulièrement visés, que je leur ai remis... L'affaire du fiacre n° 13 va donc rester pour la police un mystère impénétrable... Plantade seul en tenait la clef; j'ai supprimé Plantade...

—Vous auriez dû lui prendre ses notes, ajouta le sénateur.

—Je le voulais... L'éboulement ne l'a pas permis... Elles sont enfouies sous la terre au fond d'une carrière abandonnée et n'en sortiront jamais... Tout va bien. Nous sommes forts... La seule chose vraiment fâcheuse est qu'on m'ait changé de service... Je serai moins facilement au courant de ce qui se passera...

—Qu'importe si, comme vous le dites, la mort de Plantade arrête tout?... Vous aurez plus de

liberté et par conséquent plus de temps pour chercher Jean-Jeudi...

—J'ai fouillé déjà Paris, et je suis convaincu que le misérable s'est enfui à l'étranger avec l'argent volé...

—Pourquoi l'aurait-il fait? demanda le sénateur.

—Pour être en sûreté, donc.

—Qu'avait-il à craindre? Il ne pouvait supposer que mistress Dick Thorn porterait plainte contre lui... Elle se livrait en le dénonçant... Je crois, Théfer, que vous vous abusez... Jean-Jeudi doit être installé dans quelque bouge ignoré de vous où il dépense le fruit de son dernier vol...

—Je connais tous les bouges... interrompit le policier.

—Excepté celui-là, sans doute...

—Mes recherches ont été vaines.

—Recommencez-les jusqu'à ce qu'elles aient abouti. Il faut à tout prix retrouver cet homme. Je suis à bout de patience... à bout de forces! Les

oublis, d'une distraction, pour que la lumière se fasse...

—A quelle date remonte votre dernière visite?

—A la nuit d'avant-hier.

—Avez-vous trouvé dans vos papiers des nouvelles importantes?

—Non... Tout le monde me croyant loin de Paris, les lettres deviennent de plus en plus rares.

—Redoublez de prudence dans vos expéditions nocturnes, mais ne les interrompez pas complètement... Songez que Jean-Jeudi pourrait se manifester d'un moment à l'autre en s'adressant à vous...

—C'est vrai...

—Avez-vous vu mistress Dick Thorn?...

—Pas depuis plusieurs jours...

—Elle ne vous donne aucun signe de vie?...

—Aucun...

—Donc elle dort en paix, et je ne saurais trop vous engager à en faire autant... Elle a compris que de tous les maux le plus terrible est la peur. Soyez, comme elle, patient et calme...

—C'est facile à dire! s'écria le sénateur.

—C'est facile à faire... répliqua le policier; la situation n'a rien d'inquiétant. J'en récapitule en quelques mots les différents aspects :

mystère du côté de Prosper Gaucher; mystère sur le vol du fiacre n° 13; mystère sur l'incendie du plateau de Bagnolet; mystère sur l'enlèvement de Berthe Leroyer; mystère sur la disparition de Plantade...

—Qui diable serait en état de débrouiller cet enchevêtrement de faits, tous plus mystérieux les uns que les autres?...

—La police va faire feu des quatre pieds, parbleu! et mettre ses hommes sur les dents; mais je les connais tous, et j'apprécie comme convient leurs aptitudes, leur perspicacité, leur flair... En face d'un casse-tête aussi compliqué ils ne sont pas de force!...

—Cependant Plantade... commença le duc.

—Plantade était une exception... interrompit Théfer; on le regrettera, on ne le remplacera pas...

—Le chef de la sûreté est habile...

—Oui, mais le nombre des affaires à suivre l'écrase... Il ne peut suppléer à lui seul les nombreux agents qu'il a sous ses ordres et dont les trois quarts sont des nullités de premier ordre. J'offrirais volontiers de parier qu'avant trois jours on réclamera de nouveau mes services... Je vous le répète, monsieur le duc, et je ne vous le répéterai

jamais trop, comptez sur moi et vivez en paix...

Théfer, on le voit, avait une confiance absolue dans la justesse de ses calculs.

La disparition de Plantade allait compliquer outre mesure la mystérieuse affaire du fiacre n° 13.

On ne douterait point, à la préfecture, que le nouvel inspecteur ait péri victime de son zèle, et l'on accuserait de sa mort les voleurs du fiacre qui, se sentant acculés, avaient assassiné le trop clairvoyant policier.

Certes on pourrait découvrir le nom de Prosper Gaucher, la cheville ouvrière du drame de Bagnolet, mais le moyen de trouver celui qui portait ce nom?...

Selon toute apparence on ne le chercherait même pas, le croyant enseveli sous les ruines de la maison de M. Servan.

Bref, au point de vue de Théfer, Jean-Jeudi



A quelle cause attribuez-vous la folie?... demanda un vieux médecin.—(Page 174, col 3).

inquiétudes de toutes les heures, les angoisses incessantes qui m'assiègent, me minent et finiraient par me rendre fou... Nous sommes forts, disiez-vous tout à l'heure...

—Et je le répète...

—Soit, mais Jean-Jeudi peut me perdre avec les papiers qu'il possède... Cette idée ne me laisse pas une minute de repos... J'ai peur de tout... J'hésite maintenant à aller chaque nuit rue de l'Université...

—Pourquoi, monsieur le duc?

—Songez-y donc?... si l'on venait à savoir que mon absence est simulée... si l'on découvrait mes visites nocturnes à l'hôtel de la Tour-Vaudieu... que de soupçons cela ferait naître!...

—Rien ne vous fait supposer qu'on s'est aperçu de quelque chose?...

—Rien, mais il suffirait d'une imprudence, d'un

seul restait redoutable ou pouvait le devenir... Quand Jean-Jeudi serait supprimé, on n'aurait plus rien à craindre...

Les raisonnements du gredin semblaient indiscutablement logiques, et M. de la Tour-Vaudieu n'essaya pas de les combattre.

—Que me conseillez-vous? demanda-t-il.

—L'isolement.

—Que dois-je faire?

—Ce que vous faites... rester caché...

—Longtemps encore?

—Jusqu'au jour où Jean-Jeudi n'aura plus d'armes contre vous... Le lendemain de ce jour vous pourrez rentrer, la tête haute, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Le sénateur et l'agent se séparèrent.

XXXV

M. de la Tour-Vaudieu regagna son logis des Batignolles.

Théfer sortit pour commencer son service d'inspecteur dans les hôtels et les garnis.

Il était porteur d'un carnet qui lui indiquait quartier par quartier, rue par rue, les maisons qu'il devait inspecter.

Naturellement il commença par l'arrondissement où se trouvait son domicile, et avant onze heures du matin il avait déjà fait de nombreuses visites.

Lorsqu'il sentit la faim s'éveiller, il sortait d'un garni de la rue Beautreillis.

Il regagna la rue Saint-Antoine et prit la rue de Birague afin de traverser la place Royale et de se rendre dans un petit restaurant de la rue des Vosges, où il comptait déjeuner.

En longeant le trottoir de droite de la place, il s'aperçut qu'il allait passer devant la maison de René Moulin.

L'idée lui vint d'en franchir le seuil et de demander si le mécanicien avait reparé; mais, n'étant point déguisé, il craignit d'être reconnu par la concierge et continua sa route.

A deux pas de la porte du numéro 24 il vit un facteur, tenant plusieurs lettres à la main, s'engager sous la voûte.

Instinctivement il ralentit sa marche, prêta l'oreille, tressaillit et s'arrêta tout à fait.

L'employé de l'administration des postes venait de prononcer le nom de René Moulin en s'adressant à Mme Biju.

Théfer fit rapidement quelques pas en arrière et il attendit.

Le facteur ne tarda pas à sortir de la maison pour continuer sa distribution.

Au moment où il allait croiser l'agent, celui-ci l'arrêta.

—Pardou, monsieur, lui dit-il, vous n'auriez pas déposé une lettre pour moi au numéro 24?... Je m'appelle René Moulin...

—Une lettre du Havre, oui... répliqua le facteur. Je viens de la remettre à votre concierge...

—Merci... je vais la prendre.

Le facteur poursuivit sa route.

—Le hasard me favorise en m'envoyant un renseignement sûr... pensa Théfer. Si René Moulin est à Paris, la lettre disparaîtra... S'il est absent comme on l'affirme elle restera chez la concierge... et dans ce cas il me faut cette lettre...

Alors, ruminant un plan qu'il ne devait point tarder à mettre à exécution, il gagna le restaurant de la rue des Vosges.

Le moment est venu de rejoindre un de nos principaux personnages, Jean-Jeudi, parti pour le Havre avec le jeune coquin Mignolet qui continuait à guetter l'occasion de s'emparer du portefeuille ille objet de son ardente convoitise.

L'idée soudaine d'aller voir la mer n'était pas uniquement due, comme on pourrait le croire, à une fantaisie d'ivrogne enfantée dans le cerveau de Jean-Jeudi par les vapeurs alcooliques.

Le voleur émérite, riche de cent trois mille francs, voulait bien jouir de la vie, boire, chanter, faire ripaille, mais il se disait en même temps que le jour était proche où il serait fatigué de tout.

La vieillesse arrivait grand train. La vigueur, la souplesse et l'activité diminuaient.

Jean-Jeudi songeait à faire une fin, à se caser dans un petit coin et à y vivre en honnête rentier avec ce qui lui resterait des cent mille francs, joint aux sommes rondellettes qu'il ne manquerait

pas d'obtenir de mistress Dick Thorn et de Frédéric Bérard.

Il comptait d'ailleurs offrir loyalement la moitié de ces sommes à René Moulin et à sa connaissance.

C'est ainsi qu'il désignait Berthe.

En proposant à Mignolet le voyage au Havre, il avait un double but : se promener d'abord, et ensuite choisir en vue de la mer une maisonnette où il viendrait se retirer quand ses affaires seraient terminées.

A peine descendu de wagon, Jean-Jeudi se fit indiquer un grand magasin de confections et acheta des vêtements pour lui et pour Mignolet dont la tenue plus que négligée était compromettante.

Equipés de neuf des pieds à la tête, les deux hommes procédèrent à leur installation dans un hôtel sur le port.

Pendant dix jours ils furent en fête, et se prodiguèrent tous les plaisirs qu'il est possible et facile de se procurer dans une ville maritime en y dépensant beaucoup d'argent.

Mignolet s'accommodait de ce genre de vie, et par moments se persuadait qu'il était millionnaire et que les choses marcheraient toujours ainsi.

Jean-Jeudi, lui, commençait à se blaser.

—En voilà assez, se dit-il un matin en se levant plus tôt qu'à l'ordinaire. Présentement faut songer au sérieux...

Il sortit seul, sans éveiller Mignolet qui faisait d'habitude la grasse matinée, prit une voiture et donna l'ordre au cocher de le conduire à Sainte-Adresse où il avait remarqué une toute petite maison à vendre, coquette et bien située, avec un petit jardinet de la grandeur d'un mouchoir de poche.

Un habitant du village lui fit visiter la propriété.

Elle réalisait en tout point son rêve.

Il en demanda le prix.

On en voulait douze mille francs, mais peut-être le notaire chargé de la vente ferait-il une concession.

Jean-Jeudi se rendit aussitôt chez l'officier ministériel, obtint un rabais de deux mille francs, en paya comptant cinq mille, plus les frais d'acte et d'enregistrement, s'engagea à envoyer la solde dès son retour à Paris, et prit rendez-vous à trois jours de là pour emporter les titres.

—Me voilà donc propriétaire! se disait-il joyeusement en regagnant l'hôtel.

—Ça et quatre mille francs de rente, c'est suffisant pour vivre très heureux en bon bourgeois. Encore trois ou quatre jours de noce et le festival abracadabrante que j'ai fait la bêtise de promettre aux amis en les lâchant à Saint-Denis, et puis n, i, n, c'est fini... Je vais écrire au patron de la *Boule-Noire* en lui envoyant une forte avance sur le prix du *gouleton*, et le 6 du mois prochain, à six heures précises, j'arriverai avec mes bourriches d'huitres... En même temps j'écrirai un mot à René Moulin pour l'inviter... Il doit être furieux de ne pas savoir ce que je suis devenu...

Le voleur émérite, en arrivant à l'hôtel, trouva Mignolet fort impatient et quelque peu inquiet.

—D'où viens-tu donc? demanda le jeune filou.

—De chez mon pédicure... répliqua Jean-Jeudi qui n'aimait pas à rendre des comptes.

—Je commençais à croire que tu m'avais laissé en plan, comme les camarades à Saint-Denis...

—Jamais de la vie... Et, à propos des camarades, j'enverrai tantôt mes ordres au fricoteur du boulevard Rochechouart pour le *balthazar*, et je te fiche mon billet qu'il sera soigné...

—Ça va te coûter bigrement cher!...

—Voilà qui m'est inférieur... L'essentiel est que la *napce* soit dans le grand chic, et, en attendant, déjeunons...

Après déjeuner Jean-Jeudi demanda ce qu'il fallait pour écrire et traça les lignes suivantes, dont nous ne reproduisons pas l'orthographe ultra-fantaisiste :

Mon cher monsieur,

J'ai invité à dîner une dizaine d'amis dans votre établissement le 6 novembre à six heures précises. N'épargnez rien. Je ne regarde pas à la dépense, et je veux quelque chose de soigné.

Comme vous pourrez croire à une farce de fumiste, je vous envoie sous ce pli un billet de cinq, en acompte sur votre facture...

J'apporterai les bourriches d'huitres avec lesquelles, mon cher monsieur j'ai l'avantage de vous saluer.

JEAN-JEUDI

Le voleur émérite tira de l'inépuisable portefeuille convoité par Mignolet un billet de cinq cents francs, le plia en quatre, le glissa dans sa lettre, qu'il mit sous enveloppe, et traça l'adresse du patron du restaurant de la *Boule-Noire*, boulevard Rochechouart, à Paris.

—Faut-il envoyer ça à la poste? demanda Mignolet.

—Patience, jeune homme, je n'ai pas terminé ma correspondance.

Jean-Jeudi prit une seconde feuille de papier et écrivit :

Mon vieux René.

Je respire présentement l'air de la mer, par ordonnance du docteur, pour rétablir ma petite santé; mais je serai revenu à Paris le 6 novembre à onze heures, et je donne à dîner ce jour-là à quelques amis, au restaurant de la *Boule-Noire*, six heures précises, boulevard Rochechouart... Il y aura un couvert pour toi et un autre pour ta connaissance, mam'selle Berthe. Ne manquez pas. Nous rigolerons Au revoir, ma vieille branche.

Ton camarade.

JEAN-JEUDI

P.S.— Quand nous aurons bien rigolé, nous parlerons d'affaires.

—Il doit avoir quitté l'hôtel de la rue de Berlin, se dit le vieux voleur.

—Je vais lui adresser ça place Royale; mais, comme il pourrait avoir changé de domicile et ne pas recevoir ma lettre, ce qui me vexerait, je vais prendre mes précautions...

Ses précautions consistaient à rédiger une troisième épître ainsi conçue :

Mam'selle Berthe,

Si René Moulin a changé d'adresse, je vous prie d'avoir l'amabilité de lui faire savoir que je lui ai écrit pour l'inviter à dîner ainsi que vous à la *Boule-Noire*, boulevard Rochechouart, le 6 novembre à 6 heures.

Très essentielle de ne pas manquer. Affaires sérieuses.

Votre dévoué,

JEAN-JEUDI

Et il traça l'adresse de Berthe Monestier, 19, rue Notre-Dame-des-Champs.

—Ma correspondance est terminée, dit-il ensuite; jeune Mignolet demande de la cire et un cachet afin que je charge la lettre du restaurateur, et je te permettrai ensuite de m'accompagner à la poste.

XXXVI

C'était l'une des trois lettres écrites au Havre par Jean-Jeudi que le facteur venait d'apporter place Royale, et dont Théfer désirait s'emparer, sans diviner ce qu'elle contenait, mais avec la conviction instinctive qu'elle pourrait le renseigner sur les agissements de René Moulin.

L'agent de police cherchait un moyen adroit d'arriver à son but et ne tarda pas à le trouver.

Au lieu de continuer son inspection après avoir déjeuné, il rentra chez lui, traça quelques lignes sur un papier, écrivit une adresse, se travestit en facteur de messageries de chemin de fer, sortit et se dirigea vers la boutique d'un marchand de vin où se voyait des bourriches d'huitres étalées à la porte.

Il fit sans marchander l'emplette d'une de ces bourriches sur laquelle il attacha l'adresse préparée d'avance, puis il reprit le chemin de la place Royale et franchit le seuil de la loge du numéro 24.

—M. René Moulin, s'il vous plaît, madame?... dit-il à la concierge.

—C'est ici, répliqua Mme Biju; mais il n'est pas à Paris...

—Oh! ça, m'est égale... fit le prétendu facteur en riant.

—Alors pourquoi le demandez-vous?

—Parce que j'apporte ce colis pour lui... Ça vient du Havre... le port est payé...

Et il déposa la bourriche sur une table placée tout juste sous le casier où Mme Biju déposait les lettres de ses locataires.

Une de ces lettres portait eu gros caractères irréguliers le nom de René Moulin.

—Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?... s'écria Mme Biju.

—Des huitres de Cancale!... douze douzaines.

—Des huitres de Cancale!... douze douzaines et port payé! répéta la bonne dame. C'est pour

cela, bien sûr, qu'on lui écrivait du Havre... même que voilà la lettre ! Quel malheur ! moi qui les adore... Il est en province M. René Moulin, et peut-être qu'il n' reviendra pas avant un mois.

— Il est certain que les huitres n' attendront jamais jusque-là...

— Qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse ?...

— Plutôt que de les laisser perdre, mangez-les vous-même, ma chère dame, puisque vous les aimez... et buvez à la santé de votre locataire...

— C'est une idée, ça, et point bête... Pourquoi qu'il m'en voudrait ? Mieux vaut en profiter, n'est-ce pas, que de les jeter à la borne ?...

— Certainement.

— Il n'y a rien à signer ?

— Pardon, il y a mon reçu...

Et Théfer tendit à Mme Biju le papier sur lequel nous l'avons vu tracer quelques lignes.

La concierge prit une plume, la trempa dans l'encre et s'occupa de signer lisiblement son nom, ce qui constituait pour elle une besogne assez compliquée.

Le policier, profitant des quelques secondes où cette besogne l'absorbait tout entière, s'empara avec une habileté de pick-pocket de la lettre adressée au mécanicien et la mit prestement dans sa poche.

Mme Biju ne s'aperçut de rien.

— Voici, monsieur... dit-elle en lui présentant le reçu signé tant bien que mal.

— Merci, madame...

Théfer allait partir.

— Attendez... reprit la concierge. Puisque je mangerai les huitres, il est bien juste que je vous donne un petit pourboire...

— A votre volonté, madame...

Et il empocha sans broncher vingt-cinq centimes que lui tendait Mme Biju dans un accès de générosité.

La concierge de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel s'était montrée plus large avec Jean-Jeudi, nos lecteurs doivent s'en souvenir.

Le volour émérite avait reçu cinquante centimes.

L'ex inspecteur de la police de sûreté s'éloigna rapidement dans la direction de la rue du Pont-Louis-Philippe.

Désireux de connaître le plus tôt possible le contenu de la lettre volée, il escalada au galop ses trois étages, déchira l'enveloppe et lut ou plutôt devora les quelques lignes que nos lecteurs connaissent déjà.

Et certes, tandis qu'il lisait, il ne regrettait point l'argent employé à l'achat de la bourriche dont l'honnête Mme Biju allait faire son profit.

La courte épître lui prouvait que René Moulin était en relations suivies avec Jean-Jeudi, et il savait enfin où trouver ce dernier.

Il poussa un cri de triomphe.

— Allons, murmura-t-il ensuite, j'avais bien raison de compter sur le hasard et sur mon étoile ! Je tiens Jean-Jeudi... Le 6, à 6 heures précises, il sera au restaurant de la *Boule-Noire*... C'est tout ce qu'il me faut...

— Il connaît René Moulin, la chose est manifeste ; mais il est bien probable qu'ils ne se doutent ni l'un ni l'autre qu'ils possèdent un secret commun...

— René est absent depuis un mois ; dont il ne sait pas le premier mot de ce qui s'est passé à l'hôtel de mistres Dick Thorn... Enfin, Jean-Jeudi ignore que son ami n'est point à Paris... Ça va bien !

— Où diable se sont-ils connus ?

Après un instant de réflexion Théfer se répondit :

— Eh ! parbleu, à Sainte-Pélagie, où René Moulin était détenu ; tout m'est expliqué maintenant, et le danger, grossi par la frayeur, prend des proportions plus modestes... Dans quelques jours Jean-Jeudi, dépouillé des papiers qu'il possède, ne sera plus à craindre...

— J'irai ce soir annoncer cette heureuse nouvelle à M. de la Tour-Vaudieu !

Théfer reprit son costume de ville, sortit de chez lui, continua son inspection des maisons meublées, hôtels et garnis, et lorsque la nuit fut venue il se rendit aux Batignolles chez le duc, où il ne passa que vingt minutes.

Le lendemain matin, vers onze heures, il alla porter son rapport à la préfecture de police.

Une animation inaccoutumée régnait dans les bureaux.

On chuchotait beaucoup... Tout le monde paraissait agité et préoccupé.

Le policier s'informa.

Il apprit qu'on parlait de l' inexplicable disparition du nouvel inspecteur Plantade.

Le commissaire aux délégations était en conférence secrète à ce sujet avec le chef de la sûreté.

Ce dernier, n'ayant reçu la veille aucun rapport, et supposant que Plantade était resté toute la nuit aux aguets, avait patienté d'abord.

Au bout de quarante-huit heures un commencement d'inquiétude s'était manifesté, et le chef avait envoyé au domicile de Plantade.

Là on sut que l'absence du policier remontait à deux jours.

Cette disparition soudaine et mystérieuse était alarmante, les agents ayant l'ordre de ne jamais quitter Paris pour *fler* quelqu'un sans en donner avis à la préfecture.

Une désobéissance de Plantade à cette règle bien connue de lui paraissait invraisemblable.

Des agents, expédiés à Bagnolet dès huit heures du matin avec mission d'y constater le passage de l'inspecteur, étaient revenus affirmer que l'avant-veille, à huit heures du soir, le commissaire de police avait vu Plantade.

L'inquiétude devint alors de la terreur.

Plantade était-il tombé, victime de son zèle et de son dévouement, sous les coups d'un meurtrier.

Déjà plus d'une fois des agents avait disparu, frappés par des malfaiteurs qu'ils traquaient et qu'ils allaient atteindre...

L'épouvante prenait des proportions considérables.

— Il s'agit de retrouver la trace de Plantade et de le suivre pas à pas... disait le chef de la sûreté au commissaire aux délégations. Je flaire un crime qui doit se rapporter à l'affaire du fiacre numéro 13... Il faut agir, et ne pas perdre une heure...

— Je suis de cet avis, répliqua le commissaire, mais quel agent assez habile chargerons-nous d'une enquête si difficile à mener à bien ?...

Le chef de la sûreté réfléchit pendant quelques secondes.

— C'est moi qui m'en charge... fit-il en se levant, je passerai partout où Plantade a passé... Je compte sur vous pour m'accompagner.

— Je suis à vos ordres... Prendrons-nous des agents avec nous ?

— A quoi bon ? Nous chercherons seuls...

— Croyez-vous qu'il soit arrivé malheur à Plantade ?...

— Je le crains beaucoup, mais cependant ma conviction à cet égard ne saurait être absolue, et j'espère encore me tromper... Nous partirons dans dix minutes... Voyez si vous avez à donner quelques signatures... J'irai vous chercher dans votre cabinet...

Le commissaire quitta pour un instant le chef de la sûreté, et en gagnant son bureau il vit Théfer qui venait au rapport.

— Vous avez commencé votre inspection ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et j'apporte mon rapport...

— Aviez-vous quelque chose d'intéressant à signaler ?...

— Absolument rien...

— Bien... Je suis appelé au dehors... J'examinerai ce rapport plus tard... Et le commissaire s'éloigna.

Théfer alla se réunir à d'autres agents, ouvrant en même temps les oreilles et les yeux, écoutant et guettant.

Le chef de la sûreté parut.

Tout le monde se découvrit pour le saluer. Il aperçut dans le groupe l'ex-inspecteur.

— Ah ! c'est vous, Théfer... dit-il en s'arrêtant.

Le policier s'inclina.

— Je suis bien aise de vous rencontrer... poursuivit le chef de la sûreté.

— Venez avec moi...

Théfer le suivit avec une extrême curiosité et une vague inquiétude.

L'un derrière l'autre ils entrèrent dans le cabinet du commissaire aux délégations, et le chef de la sûreté dit à ce dernier :

— J'ai changé d'avis, mon cher maître... Le hasard m'a fait rencontrer Théfer... Il connaît

Bagnolet et ses environs... Il peut nous être utile et nous accompagnera...

— A merveille... Est-il au courant ?

— Non, il ne sait rien, mais en deux mots je vais le mettre au fait...

— Nous croyons Théfer, que l'agent Plantade, qui s'occupait après vous de l'affaire du fiacre numéro 13 vient d'être assassiné...

— Assassiné ! s'écria l'ex-inspecteur en jouant merveilleusement la surprise et l'effroi.

— Assassiné ! oui... répéta le chef de la sûreté, et il faut que nous retrouvions celui ou ceux qui l'ont assassiné ?...

XXXVII

— Qui supposez-vous, monsieur ? demanda Théfer.

— Les voleurs du fiacre, ou ceux qui avaient commandé ce vol.

— Nous les retrouverons... balbutia l'ex-inspecteur pour cacher son trouble. Où allons-nous, d'abord, monsieur ?

— A Bagnolet.

Théfer devint très pâle, mais sa pâleur n'eut que la durée d'un éclair et ne fut point remarquée.

— Allons, pensait-il, de l'aplomb ! Ce soir je serai perdu ou sauvé, et si je tombe j'entraînerai dans ma chute le duc et mistress Dick Thorn...

Une voiture attendait.

Les trois hommes y montèrent ; les chevaux prirent à une allure rapide le chemin de Bagnolet.

Le chef de la sûreté avait eu soin d'emporter divers rapports relatifs à l'affaire du fiacre n° 13, et chemin faisant il les consultait.

— Notre première visite sera pour le commissaire de police... dit-il tout à coup.

De ce côté, Théfer ne craignait rien. Le commissaire ne le connaissait pas.

La voiture fit halte devant le commissaria.

Le chef de la sûreté mit pied à terre, suivi de ses deux compagnons et fut introduit sur-le-champ.

Nous passerons sous silence les détails d'une enquête qui serait pour nos lecteurs d'inutiles redites.

Théfer, lui, entendait parler pour la première fois de la jeune femme trouvée sans connaissance dans une carrière et portée à l'hôpital Saint-Antoine.

Il en fut vivement frappé.

Quelle était cette femme dont le signalement correspondait à celui de Berthe Leroyer ? se demandait-il avec angoisse.

Il se rassura en pensant que l'orpheline, mortellement frappée par le sénateur, n'avait pu s'échapper de la maison en feu.

Sans doute il s'agissait d'un accident fortuit, résultant de l'imprudence d'une curieuse.

Soit avec intention, soit par oubli, le commissaire ne disait mot du bulletin de voiture trouvé dans la poche de la victime et si dédaigneusement éliminé par lui.

Le chef de la sûreté consulta les rapports qu'il tenait à la main et demanda :

— Avez-vous remarqué les vêtements de cette pauvre femme ?

— Oui, monsieur... Ils étaient dans un état pitoyable, déchirés et souillés de boue.

— Portaient-ils des traces de brûlures ?

— Non, monsieur... du moins je ne le crois pas. Cette réponse rassura Théfer.

— Et la chaussure ?... Des souliers ou des bottines ?...

— Des bottines...

— Manquait-il un bouton à l'une d'elles ?

— Je n'ai point fait attention à cela, je l'avoue.

— Et vous avez eu tort... Un rapport consciencieux ne doit rien omettre... Le vôtre était plus qu'incomplet.

Le commissaire baissa la tête.

— Où se trouve la maison de M. Servan ? reprit le chef de la sûreté.

— Tout près d'ici, mais le pauvre homme ne vous apprendra rien.

— Pourquoi donc ?

— Il est mort.

— Mort ! s'écrièrent à la fois Théfer et le commissaire aux délégations.

— Oui, monsieur, et d'une façon presque sou-

daine. L'agent Plantade l'avait, paraît-il, effrayé beaucoup en lui parlant de crimes commis dans sa maison... Il s'est mis au lit avec la fièvre et il a succombé hier au soir à une congestion cérébrale...

Théfer respira.

Le seul homme qui peut-être aurait pu le reconnaître n'existait plus.

Il se considérait désormais comme absolument hors de danger.

—C'est jouer de malheur! murmura le chef. Mais le dernier mot n'est pas dit... Nous allons visiter la maison incendiée.

Les trois hommes, auxquels se joignit le commissaire de Bagnolet, gagnèrent le plateau de la Capsulerie par des chemins que l'orage avait rendus presque impraticables.

En de certains endroits de larges et profondes flaques d'eau boueuse barraient la route.

Il fallut prendre les bas côtés.

—Méfiez-vous des carrières à ciel ouvert et des crevasses, messieurs, dit le commissaire de police. A la suite de l'orage des éboulements se sont produits... et tenez, justement, en voilà un...

Malgré son empire sur lui-même Théfer frissonna.

On se trouvait en face du gouffre au fond duquel gisait Plantade sous un amas de terre.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations s'avancèrent de quelques pas, sondèrent du regard la profondeur de l'abîme ouvert devant eux et, pris d'une sorte de vertige, reculèrent précipitamment.

La visite aux ruines de la villa de M. Servan n'amena aucun résultat.

On descendit à Montreuil: bon nombre d'habitants furent questionnés. Leurs réponses n'éclaircissaient rien.

Bref, à sept heures du soir, après une première enquête inutile, on rejoignit la voiture.

Théfer triomphait.

Le mystère demeurait impénétrable.

—A l'hôpital Saint-Antoine... dit le chef de la sûreté au cocher.

Une nouvelle angoisse s'empara de l'ex-inspecteur.

L'impossible allait-il se réaliser et le mettre en présence de l'orpheline, sauvée par miracle?

Mais, là encore, il fut rassuré bien vite par les renseignements donnés au greffe.

La jeune fille trouvée dans la carrière de Bagnolet se nommait *Elise Duchemin*. Elle habitait Passy; sa chute résultait d'un accident, et son cousin Pierre Duchemin était venu la chercher la veille pour la reconduire à sa demeure.

—Berthe Leroyer est bien morte, pensa Théfer, et décidément je suis sauvé!

Malgré son premier insuccès, le chef de la sûreté ne désespérait point de retrouver les traces de Plantade et d'éclaircir l'affaire du fiacre n° 13.

Il recommande la discrétion la plus absolue à son entourage et mit en quête une nuée d'agents.

Théfer sourit en voyant cet énorme déploiement d'activité qui, selon lui, ne pouvait aboutir.

—Cherchez, mes bonnes gens! murmura-t-il, cherchez! vous ne trouverez pas!...

.

Etienne Loriot travaillait sans relâche.

René Moulin continuait ses pérégrinations à travers Paris, sans réussir à mettre la main sur l'insaisissable Jean-Jeudi, qui, nous le savons, était au Havre.

Dès le matin Etienne allait au pavillon de la rue de l'Université. Il voyait Berthe, lui donnait ses soins, écrivait une ordonnance, se rendait à l'hospice de Charenton, revenait, faisait ses visites, et passait ses soirées auprès de Berthe en compagnie de René Moulin.

En rentrant chez lui le jeune médecin s'enfermait dans son cabinet, allumait sa lampe et relisait sans relâche, avec un intérêt toujours croissant, la relation de l'affaire du pont de Neuilly.

Cet intérêt avait une double cause.

Après avoir minutieusement étudié les débats de cette cause quasi célèbre, il était convaincu que l'assassinat du médecin de Brunoy se rattachait par un lien mystérieux à la folie d'Esther.

Il ne doutait pas que Berthe Monestier ne fût la très proche parente de Paul Leroyer condamné

à mort pour un crime qu'il n'avait point commis.

Cette recherche d'assassins inconnus faite par René Moulin et par l'orpheline; cette réhabilitation si ardemment souhaitée; ces ennemis puissants attirant Berthe dans un piège; ces misérables cachés dans l'ombre et frappant des coups terribles; cette mistress Dick Thorn que le tableau vivant du pont de Neuilly avait effrayée au point de lui faire perdre connaissance; tous ces faits s'enchaînaient pour lui.

—Berthe est la fille du supplicié, je n'en doute plus, se disait-il, et son père était innocent! Ah! Dieu m'est témoin que je ne rougirais pas de donner mon nom à l'enfant qui porte le nom d'un martyr!!

Il prenait sa tête dans ses mains, réfléchissait longuement, et se demandait ensuite:

—L'opération que j'ai résolue de tenter réussira-t-elle? Rendrai-je la raison à Esther Derieux? Le jour où Esther, grâce à moi, ne sera plus folle, il me semble que l'heure de la justice et de la réhabilitation ne tardera guère à sonner...

Etienne se répétait de nouveau ces choses au moment de tenter la difficile et dangereuse opération sur le succès de laquelle il fondait tant d'espérances.

C'était le lendemain du jour où Théfer, ayant accompagné à Bagnolet le chef de la sûreté, se croyait hors de péril.

La veille au soir, Etienne avait prévenu René Moulin qu'il ne pourrait venir visiter Berthe le lendemain matin.

Il partit pour Charenton une heure plus tôt que de coutume.

L'interne l'attendait avec plusieurs médecins désireux d'assister à une si curieuse et si intéressante tentative.

Le directeur de l'asile devait se joindre à eux.

La bienveillance entre confrères est une vertu rare.

Presque tous les médecins raillaient les prétentions d'Etienne et lui prédisaient un insuccès complet dont la mort infaillible de la patiente serait le couronnement.

Les moins malveillant l'accusaient d'avoir beaucoup trop de confiance en lui-même.

L'interne le prit à part au moment de son arrivée et lui demanda à voix basse:

—Maître, êtes-vous sûr de vous?

—Oui, répondit Etienne. Pourquoi cette question?...

—Parce que ces messieurs doutent du succès.

—C'est leur droit de douter; mais j'espère leur prouver bientôt qu'ils se trompent...

XXXVIII

—Le directeur se propose d'assister à l'opération... reprit l'interne.

—Cela se trouve d'autant mieux que j'aurais réclamé sa présence...

—Faut-il le faire prévenir de votre arrivée?

—Je vous en prie...

L'interne donna des ordres à un infirmier, tandis qu'Etienne Loriot échangeait quelques paroles avec ses collègues.

Tous le félicitaient de sa tentative, mais leurs physionnomies, peu d'accord avec leurs discours, exprimaient un doute ironique.

Le jeune docteur comprenait à merveille cette expression, et pour persévérer il lui fallait une force d'âme et une puissance de volonté dont peu d'hommes, à sa place, auraient été capables.

Le médecin en chef, directeur de l'hospice de Charenton, arriva.

—Ainsi, mon cher collaborateur, dit-il au neveu de Pierre Loriot, c'est ce matin que nous allons vous voir à l'œuvre...

—Oui, monsieur...

—Toutes vos réflexions sont faites?

—Depuis longtemps... J'ai eu l'honneur de vous le dire, dès l'entrée d'Esther Derieux dans mon service, qu'elle me semblait être guérie... A partir de ce moment j'ai observé et étudié sans relâche... Mon avis est resté le même...

—Je vous ai fait observer que des maîtres de la science, autorisés par une longue expérience, avaient tenté vainement de guérir cette femme...

—A côté de ces maîtres je ne suis rien, et néanmoins j'espère réussir là où ils ont échoué...

—N'oubliez pas que, d'après les rapports, il y

a vingt-deux ans qu'Esther Derieux est folle.....

—Elle ne l'aurait jamais été, j'en ai la conviction, si l'on avait fait il y a vingt-deux ans ce que je vais essayer ce matin...

—Prenez garde de compromettre une imprudence...

—On a donné ce nom à bien des tentatives que le succès devait couronner.

—Je souhaite, sans y compter beaucoup, qu'il en soit de même aujourd'hui... Mon cher collaborateur, nous allons vous accompagner auprès du sujet.

Etienne avait passé le tablier classique par-dessus ses vêtements.

L'interne portait une boîte de chirurgie.

Le directeur et les médecins venus en curieux suivirent leur jeune confrère à la cellule d'Esther.

Aucun changement qui mérite d'être signalé n'était survenu dans l'état de la folle depuis quelques jours.

Debout auprès de la fenêtre, elle regardait le jardin dont les premières nuits froides de l'automne flétrissaient la verdure.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle se retourna.

Ses yeux aux prunelles d'azur se fixèrent sur les inconnus. Son doux visage, à peine vieilli malgré les nombreux fils d'argent qui commençaient à se mêler à sa blonde chevelure, n'exprima ni surprise, ni émotion.

Etienne se détacha du groupe.

Esther parut le reconnaître, car elle fit deux pas à sa rencontre et lui tendit la main.

Son état de calme absolu et de lucidité relative parut au jeune docteur d'un heureux augure.

—Messieurs, fit-il en se tournant vers ses collègues, voici mon sujet.

—A quelle cause attribuez-vous la folie? demanda un vieux médecin dont le crâne poli comme de l'ivoire offrait à peine ça et là quelques vestiges de cheveux blancs. A la paralysie des lobes du cerveau, sans doute?...

—Non, mon maître... répondit Etienne. La folie de cette femme résulte d'un accident.

—Vous le supposez?

—J'en suis sûr, et j'aurai l'honneur de vous en donner la preuve indiscutable...

L'interne venait de faire asseoir Esther et d'enlever l'appareil placé sur sa tête depuis deux semaines et qu'on renouvelait chaque jour.

Les cheveux écartés laissaient à découvert l'épiderme au sommet de la tête; mais, au lieu de l'excroissance d'un rose vif signalée par nous, on voyait une sorte de cicatrice d'un blanc pâle, et au milieu de cette cicatrice un point noir que les médecins examinèrent l'un après l'autre à la loupe.

—Messieurs, reprit Etienne, cette femme a été blessée, il y a vingt-deux ans, d'un coup de feu à la tête; la balle, avant de frapper la femme, avait heurté un objet résistant quelconque... Un fragment de plomb, détaché par la force du choc, a pénétré dans la boîte osseuse par les soudures du crâne, et de sa pression incessante sur le cerveau résulte la folie... Ce fragment de plomb, le voilà.

Une excroissance charnue, que j'ai fait disparaître pour faciliter l'opération, déguisait sa présence que n'ont pas su reconnaître les spécialistes chargés du traitement. Dans le cas contraire ils auraient agi, et j'affirme qu'Esther Derieux n'aurait jamais été folle.

Les médecins se regardaient stupéfaits.

Ils ne souriaient plus.

Le jeune homme venait, en quelques instants, de grandir à leurs yeux de cent coudées.

Désormais ils voyaient en lui un sérieux rival.

L'esprit de controverse ne renonçait point cependant à se manifester.

—Alors, demanda l'un des docteurs, le moyen de guérir, selon vous?

—C'est l'extraction du fragment de métal.

—Mais, depuis vingt-deux ans, il est soudé dans la boîte osseuse.

—Aussi détacherai-je à la scie les parties adhérentes.

—C'est la mort probable.

—Non, monsieur, répliqua Etienne avec une assurance plus apparente que réelle, car il tremblait, nous le savons. Non, monsieur, c'est la vie assurée... c'est la raison certaine... Mais de telles assertions ne se discutent pas, elles se prouvent, et je vais prouver...